Revue d'histoire des colonies

Coppolani en Mauritanie

G.-M. Désiré-Vuillemin

Citer ce document / Cite this document :

Désiré-Vuillemin G.-M. Coppolani en Mauritanie. In: Revue d'histoire des colonies, tome 42, n°148-149, troisième et quatrième trimestres 1955. pp. 291-342;

doi : 10.3406/outre.1955.1243

http://www.persee.fr/doc/outre_0399-1385_1955_num_42_148_1243

Document généré le 14/04/2016

COPPOLANI EN MAURITANIE

« Le titre de Gouverneur de la Mauritanie est celui que j'ambitionne le plus au monde ; car ce pays, en définitive, n'est-ce pas moi qui l'ai donné à la France ? »

(X. Coppolani, cité par R. Arnaud, *Précis de politique musulmane*, t. I, Alger, 1906).

I. — Coppolani. Sa formation.

Parmi les grands coloniaux, Coppolani occupe une place à part. Civil, il a commandé à des militaires, annexé des territoires, soumis des tribus, gagné des fidélités ; et cela, sans mobiliser d'importantes forces armées, sans faire beaucoup « parler la poudre ». Il a cru à la force de la parole persuasive, et estimé que sous tous les climats « le couteau vaut peu contre l'esprit ». C'est à l'autre « conquérant des cœurs », Auguste Pavie qu'on peut à bon droit le comparer.

C'est le livre de R. Randau [1], *Un Corse d'Algérie chez les Hommes Bleus*, *Xavier Coppolani le Pacificateur*, qu'il faudrait citer tout entier quand on prétend évoquer le pacificateur de la Mauritanie. Dernier ouvrage de R. Randau, c'est en plus d'une biographie exacte et d'une peinture très vivante d'un homme et d'une région extraordinaires, un monument de l'amitié. Car R. Randau, *alias* R. Arnaud, administrateur des colonies, fut lié avec Coppolani par des goûts communs, par des périls et des joies fraternellement partagés, par une amitié

1. R. Randau, pseudonyme littéraire de l'administrateur R. Arnaud qui a laissé plusieurs ouvrages de valeur. Ami de Coppolani, il lui a consacré son dernier travail. Un de ses romans, dédié à Frèrejean, *Les explorateurs*, est le récit à peine transposé de la marche de la mission Tagant-Adrar.

Persée BY: creative commons

qui survécut un demi-siècle à la disparition du Pacificateur.

En 1950, R. Randau évoquait encore, dans son appartement d'Alger, le souvenir de l'ami qui l'avait précédé et l'attendait dans l'au-delà.

Un autre mauritanien, trop oublié lui aussi, le commandant Frèrejean, a évoqué dans ses *Mémoires* encore inédits, la grande figure du Corse d'Algérie ; le témoignage du soldat complète, sans jamais l'infirmer, celui de l'ami et du compagnon de jeunesse.

Xavier Coppolani naquit le 1er février 1866 à Marignana, petit village de Corse, dans une famille qui comptait plusieurs de ses membres déjà établis en Algérie : son grand-père paternel, Jean Dominique Luciani était depuis plus longtemps encore fixé sur la terre d'Afrique.

Le jeune Coppolani passa les dix premières années de sa vie en Corse. Le rude terroir natal lui laissa des souvenirs inoubliables : les gestes dévots de sa mère très aimée, l'odeur de la montagne, le goût de la polenta, celui des aventures et des difficultés à vaincre, un penchant vers la superstition...

Il ne fut pas le modèle des écoliers et selon un de ses contemporains, le poète corse Maistrale, fit souvent l'école buissonnière : « il était d'humeur vagabonde ; dans sa campagne il connaissait tous les nids, le nombre des œufs... comme moi il allait pieds nus. Il grimpait dans les cerisiers comme un singe, tandis que nous faisions le guêt et il se mettait en tête pour faire la bataille sur la rivière de Porto, contre les enfants d'Evisa [1]. »

Sur ses premiers contacts avec la terre musulmane d'Algérie, il ne reste aucun témoignage plus vivant que ceux qu'on peut trouver dans les archives algériennes.

On sait qu'après ses études à l'école normale de Constantine, il travailla comme commis expéditionnaire à la préfecture de cette ville.

Le 15 avril 1889, il fut nommé secrétaire de la commune mixte de l'Oued Cherg, le 15 décembre 1895, détaché au gouvernement général et le 1er juillet 1896, nommé administrateur adjoint.

C'est vers 1895 que peut se placer sa rencontre avec R. Arnaud

1. Cité par *Le petit Bastiais*, 28 janvier 1952, « *Coppolani au départ* ».

— rencontre dont *Les Explorateurs* ont conservé le vivant souvenir. Dès cette époque, par sa seule présence et son invitation à l'action, Coppolani sait apaiser les angoisses de « Cassard le Berbère ».

Au physique, Coppolani présentait une stature de géant, une prestance imposante, un masque régulier à l'expression grave, sereine et douce.

Au moral, deux traits dominants, apparemment contradictoires : une intelligence vive, lucide, ouverte sur la recherche des solutions pratiques en même temps qu'orientée vers l'imagination de projets d'avenir amples à meubler des châteaux en Espagne ; et en plus, un goût irrésistible pour les sciences occultes qui l'entraîne à se pencher avec sympathie sur les mystères de l'Islam, les pratiques magiques de certaines sectes et à consulter pour son compte les devins et les chiromanciennes.

Pendant son stage dans les bureaux arabes d'Algérie il publia, en collaboration avec Octave Depont, un gros ouvrage : *Les confréries religieuses musulmanes*, qui est un des livres indispensables à toute étude de l'Islam.

Parlant couramment l'arabe, lecteur du Coran et des commentateurs du Coran, il aborda son sujet avec aisance et porta à la connaissance du public la vie spirituelle des musulmans d'Algérie.

Il montra que les gens de l'Islam se préoccupent d'atteindre à la communion spirituelle avec la divinité, ce qui est un gage de salut. Pour atteindre à cette joie, qui fait pressentir celle du Paradis, ils n'hésitent pas à se soumettre à des pratiques (prières, litanies, jeûnes, pèlerinages) préconisées par le détenteur de la *Baraka* [1], souvent sans se soucier du risque d'hérésie ou tout au moins d'hétérodoxie coranique. Aussi l'Islam voit-il un pullulement de sectes dont les membres révèrent, presque à l'égal du Prophète, le Saint fondateur, le Père spirituel de la confrérie à laquelle une cérémonie d'initiation et des prières spéciales les tiennent affiliés. Ces Confréries très puissantes ont leurs apôtres, leurs docteurs qui tiennent des écoles — les *zaouias* — où vient s'instruire et se former la jeunesse, leur

1. *Baraka* : bénédiction et force de Dieu, conférant souvent à son détenteur le don des miracles. Ceux qui touchent un homme favorisé de la Baraka en ressentent l'influence bénéfique.

revenu alimenté par les dons et les quêtes. Chaque Confrérie a surtout son chef, le « *Cheikh* » héritier de la « *Baraka* » du Saint fondateur. Il est chef d'école, directeur de conscience et conseiller politique, car l'Islam ne sépare pas le laïc du religieux.

L'étude des confréries religieuses montra à Coppolani que leur rayonnement s'étendait fort loin parce que, souvent, elles se divisent en plusieurs branches. Cette étude montra encore que les causes profondes des conflits de 1897 entre les populations et l'administration étaient les menées panislamiques du Sultan de Constantinople dont les mots d'ordre se transmettaient par l'intermédiaire des « *Chioukh* », des directeurs de *Zaouias* jusqu'au simple fidèle.

« En territoire civil notamment, les représentants français des pouvoirs administratif, judiciaire et financier opèrent sans cohésion, sans entente préalable... et pendant que nous nous débattons dans ce dédale inextricable, les indigènes tournent leurs regards vers l'Orient, pays de la Mecque et de Médine, d'où ils attendent « le Maître de l'heure » [1].

A trente ans, l'obscur administrateur révélait qu'il s'était assimilé la pensée musulmane, et il dégageait l'idée maîtresse qui plus tard guidera sa politique : malgré la multiplication des sectes, malgré leurs divergences : « L'Islam est un » — un contre les autres religions. En terre d'Islam le mot religion remplace le mot patrie. Aussi Coppolani estime que c'est une erreur de mener « une politique musulmane d'Algérie » ou bien « des bords du Gange ». Il faut avoir une politique générale de toute la question musulmane.

A cet effet, il serait nécessaire d'organiser à la Présidence du Conseil « un service des affaires musulmanes », chargé de centraliser tous les renseignements relatifs à l'Islam, d'en recueillir de nouveaux au moyen de missions, de renseigner le Gouvernement et les services intéressés, de donner une orientation générale à notre politique et d'attirer ou de combattre, suivant les cas, les grandes Confréries.

Coppolani trace la ligne à suivre : autant que possible, ne pas combattre de front les chefs religieux, car cela augmente leur prestige mais se les annexer en regardant au delà des

1. Otton Loyewski, *Coppolani et la Mauritanie.*

frontières algériennes. Pour compléter l'ouvrage commencé avec O. Depont, Coppolani demanda, en mai 1898, à être chargé de missions dans d'autres pays musulmans. L'occasion lui fut offerte de mettre ses théories en pratique dès le mois de novembre suivant, où il fut chargé par le général de Trentinian, gouverneur du Soudan, d'une « mission au Soudan et au Sahel méridional » afin d'entrer en contact avec les tribus maures et Touareg pour les amener à la soumission.

Cette entreprise fut soutenue financièrement par le Gouvernement Général de l'Algérie, mais dut rester purement une mission d'étude civile, dépouillée de tout appareil militaire.

La mission, partie de Saint-Louis, amena Coppolani chez les tribus du Hodh (Allouch et Mechdouf dont le chef fut littéralement conquis par le charme qui émanait de Coppolani) chez celles de l'Azaouad ; partout, il fut bien accueilli par les Maures à qui sa haute taille, sa prestance et surtout la connaissance de leur langue et de leur religion en imposaient ; il déploya tant de diplomatie qu'il les amena, par l'effet de la seule persuasion, à faire leur soumission au colonel Vimart.

Il compléta sa randonnée en passant chez les Touareg de Tombouctou, accompagné de Robert Arnaud, de six hommes et muni d'un laissez-passer signé de Ma El Aïnin (début 1899).

Deux hommes de sa mission, partis en éclaireurs, lui rapportèrent la soumission des habitants d'Araouane, mais il ne put entrer lui-même dans la ville, car des mesures maladroites prises par l'autorité locale avaient mécontenté les Touareg. Au retour de sa mission brillamment terminée, Coppolani présenta dans un rapport « un plan d'ensemble d'organisation des tribus maures », véritable exposé de politique à suivre dans le Sahara Occidental, aux vues prophétiques. Après une étude des diverses régions parcourues, des modes de vie des habitants, il insiste sur le rôle du grand marabout du Sahara Occidental : Ma El Aïnin, sur la position de choix qu'il occupe dans la Segueit El Hamra qui est un carrefour de routes caravanières par où l'on peut prendre le Maroc à revers. Il préconise de s'installer aux points de passage des caravanes [1].

Il insiste sur l'importance stratégique de l'Adrar et sur l'uti-

1. Actuellement des postes jalonnent la ligne de passage des caravanes à leurs points de croisement : Tindouf, Fort-Trinquet, Foum el Hassan, Goulimine, etc.

lité qu'il y aurait à établir « une Mauritanie Occidentale » groupant sous une même direction toutes les tribus Maures. Dès le mois de décembre 1899, un projet de constitution d'une Mauritanie Occidentale était élaboré et envoyé au Gouvernement général de l'A.O.F. pour « l'étude des conditions pratiques de réalisation ».

On peut donc dire que l'acte de naissance de la Mauritanie date officiellement du 27 décembre 1899. La décision du Ministre qui organisait « sous le nom de Mauritanie Occidentale les régions s'étendant de la rive droite du Sénégal et celles comprises entre Kayes et Tombouctou au Cap Juby à l'Ouest, c'est-à-dire jusqu'aux confins du Maroc et au Nord jusqu'au Sud Algérien » venait à la suite d'un rapport de Xavier Coppolani sur une mission accomplie en novembre précédent chez les peuplades Maures et Touareg situées au Nord de nos positions d'A.O.F. pour étudier le développement de l'islamisme dans ces régions et ses conséquences au point de vue politique.

« Cette mission vient de s'établir avec le plus grand succès. Non seulement M. Coppolani a pu recueillir au point de vue ethnographique et sociologique de très précieux renseignements, mais encore il est parvenu à obtenir des tribus jusqu'alors plus ou moins rebelles à notre autorité le paiement de contribution de guerre et à leur faire accepter la perception du droit de péage. Le rapport très remarquable dans lequel M. Coppolani a fait ressortir les résultats de sa mission établit nettement combien sont impropres, insuffisantes et inefficaces les conditions présentes de notre politique à l'égard de la population Maure et Touareg. Il montre que ces peuplades qui, affaiblies et si divisées qu'elles soient, sont capables d'apprécier les contradictions trop fréquentes de notre attitude envers elles...

Ces tribus ont un passé... des institutions sociales dont nous ne saurions méconnaître l'importance, elles conservent à l'Islam un attachement toujours très vif...

Ces peuplades seront acquises à la domination française dès que nous saurons leur faire comprendre les avantages de la sécurité, de la paix et du commerce...

M. le Gouverneur général de l'A.O.F. pourrait être invité à étudier pour ces contrées les conditions pratiques d'une organisation autonome reposant sur les bases suivantes : groupées sous le nom de « Mauritanie Occidentale », ces vastes régions seraient placées sous la direction politique de M. Coppolani qui prendrait le titre de résident et serait assisté de contrôleurs.

Les premiers principes d'une action administrative seraient confiés à M. Coppolani, enfin le Gouverneur général se préoccuperait de trouver dans les revenus locaux des ressources permettant de faire face à des exigences financières de cette nouvelle organisation.

Dans le même ordre d'idée... je serais d'avis de demander à M. le Gouverneur général de l'Algérie de vouloir bien mettre à la disposition de M. le Ministre des Colonies pour être détachés à Paris à la direction des affaires d'Afrique, deux officiers et agents du cadre de l'administration indigène ayant pris contact déjà avec les peuplades du Sahara. »

Cinq ans plus tard, le 18 octobre 1904, la Mauritanie était officiellement promue territoire civil, avec à sa tête, comme Commissaire général du gouvernement, Coppolani (26 octobre). En cinq ans, Coppolani était parvenu, non pas à ses fins, mais à pied d'œuvre. Sa foi dans le destin de son entreprise, dans ses méthodes, avait soulevé des montagnes de paperasses administratives et de difficultés internationales.

Et pourtant, la première opposition qui se manifesta contre le projet qui lui tenait à cœur fut celle... de M. Chaudié, Gouverneur général d'Afrique Occidentale Française !

« Nos relations avec les Maures ont toujours été pacifiques et se sont inspirées de la politique du gouvernement de Faidherbe. En échange du paiement de quelques coutumes, la paix la plus complète est assurée... depuis 1855 jusqu'à nos jours... il y a danger à tout changement et tout avantage à une sage temporisation. »

Cette transposition élégante du « pas d'histoires ! » du parfait fonctionnaire, est démentie par les rapports des chefs de postes, comme Podor ou Matam, qui tiennent de véritables registres des méfaits journaliers des Maures. Leur lecture révèle, pêle-mêle, des enlèvements de bestiaux, de femmes, d'enfants, des meurtres d'hommes, des vols d'argent...

Mais l'empêchement le plus grave vint du ministère des Affaires Étrangères, où Delcassé devait débrouiller une situation extérieure compliquée. Les provocations allemandes faisaient sentir la nécessité de ménager les voisins, dont la neutralité bienveillante, sinon l'appui, ne serait point à dédaigner dans la bataille diplomatique. Or, ce projet de Mauritanie Occidentale se heurterait immanquablement aux ambitions et aux protestations de l'Espagne, d'autant plus que la Mau-

ritanie toucherait le Maroc. Le Maroc, objet de la convoitise générale.

« Il semble utile de signaler à votre attention la situation internationale existant sur certains points des territoires qui seraient enclavés dans la Mauritanie Occidentale ; un litige est toujours pendant entre les cabinets de Paris et de Madrid au sujet de la limite orientale des possessions espagnoles du Rio de Oro.

D'autre part un traité a été signé le 13 mars 1895 entre le gouvernement anglais et le gouvernement chérifien quant à la possession des établissements anglais au Cap Juby et qui... montre la prétention et l'engagement contractuel de la part de l'Angleterre de garantir ses possessions au Maroc » (Delcassé).

Momentanément, le projet de Coppolani dut être rangé dans un tiroir. Coppolani s'inclina, mais ne se tint pas pour battu.

Reçu en audience privée par Delcassé, il obtint son adhésion à un projet limitant le protectorat français au 21e degré de latitude Nord (baie du Lévrier) en attendant un second accord avec l'Espagne.

« Si l'administration des pays maures doit subir un temps d'arrêt, il n'en est pas de même du service des Affaires musulmanes, créé le 27 décembre dernier ; je vous serai obligé de bien vouloir m'en confier temporairement la direction effective pour me permettre de lui imprimer, pendant mon séjour à Paris, l'impulsion nécessaire, plus particulièrement du côté des chefs Maures avec lesquels je suis entré en relations en 1898-1899, qui ont fait leur soumission et m'ont témoigné une confiance absolue. Cesser aujourd'hui d'entretenir chez eux leurs dispositions favorables à notre action constituerait une faute grave, et peut-être irréparable ».

COPPOLANI.

On accéda à cette demande...

Ce n'était point sans raison que Delcassé redoutait d'éveiller les susceptibilités espagnoles.

En effet, sitôt le projet français connu, l'Espagne par la voix de son ambassadeur manifesta son inquiétude relativement à ses possessions très vaguement définies et encore plus vaguement occupées des « Présides marocains ».

Les pourparlers ouverts entre les gouvernements français et espagnol aboutirent à la convention du 29 juin 1900 par laquelle la France reconnut à l'Espagne des droits sur les territoires situés entre le Cap Blanc et le Cap Juby, assimilés en

l'occurrence aux « présides marocains contre les infidèles » sur lesquelles cette puissance revendiquait des droits remontant aux Rois Catholiques. Mais comme les cartes manquaient de précision au sujet de l'interland saharien on se contenta d'indications générales qui, en ne circonscrivant avec précision aucun territoire, laissaient le champ libre aux ambitions expansionnistes : inépuisable source de conflits et de discussions.

L'accord Franco-Espagnol ne fit pas d'illusions à Coppolani qui sentit que la partie serait difficile à gagner. Sa création risquait d'être mort-née.

Aussi, redoubla-t-il d'activité tenace. Il osa demander une entrevue avec le président du conseil Waldeck-Rousseau. Il se montra si persuasif, déploya une éloquence si convaincante, que le Ministre, plus qu'à demi-conquis, l'invita pour le lendemain à terminer l'entretien au cours d'un déjeuner intime.

Les idées de l'administrateur de 3e classe de l'Algérie eurent alors un défenseur haut placé.

Le 6 juin 1901, Waldeck-Rousseau constitua une « commission interministérielle chargée d'examiner « la situation respective de l'Algérie au regard l'une de l'autre et au regard des pays limitrophes ». Le 3 mars 1902, la Commission émit un avis favorable pour « occuper les territoires de Gao à la côte, sauf ceux compris entre le Cap Juby et le Cap Bojador », c'est-à-dire les territoires reconnus à l'Espagne quelques mois auparavant.

L'Espagne ayant reçu toutes assurances, le Ministre des Affaires étrangères accepta la signature du décret consacrant l'existence officielle de la « Mauritanie Saharienne » dont Coppolani serait le Délégué Général du Gouvernement.

Sur l'opportunité de l'établissement d'une nouvelle « marche » coloniale, le Ministre des Colonies enquêta auprès des personnages censés particulièrement compétents : l'ancien Gouverneur Chaudié, et le Gouverneur en service Ballay.

Leurs réponses sont concluantes :

« Le commerce du Sénégal est profondément attaché au régime suivi par ses gouverneurs, et ce serait susciter les plus véhémentes protestations de la part des Chambres de Commerce, du Conseil Général et des corps élus de la colonie, que de vouloir modifier les us et coutumes sous l'égide desquelles les Maures viennent commercer à Saint-Louis » (Chaudié).

La réponse du Gouverneur Ballay n'est guère plus encourageante :

« Une action en pays maure ne peut rien rapporter. »

Pour terminer, il ajoute qu'il s'oppose à ce que des forces militaires soient mises à la disposition de Coppolani. Ce dernier ne peut avoir qu'une escorte de sécurité. Tout ce que l'on peut faire, c'est créer à Saint-Louis un « bureau d'études » qui sera confié à Coppolani.

Cette mauvaise humeur ne décourage point Coppolani qui se déclara enchanté et partit pour Saint-Louis afin d'y organiser un service spécial des Affaires Maures.

Et il gagna sur place un puissant allié : M. Roume qui quelque temps après devint Gouverneur Général en remplacement de M. Bellay.

L'appellation de Mauritanie masquait une ignorance à peu près complète des réalités géographiques et humaines du pays. La délimitation du territoire restait assez vague, et l'on aurait été fort embarrassé pour indiquer avec précision où passait la frontière entre les confins du Maroc, ceux de l'Ouest Algérien, et ceux de la jeune Mauritanie. De toute la région, on ne connaissait guère que le tracé des côtes réputées parfaitement hostiles par les marins. Quant à l'intérieur, ce que l'on en savait venait des bords du Sénégal.

L'Afrique n'est accessible que par ses fleuves, et justement le Sahara en est dépourvu.

Ce n'était pas que les mystères du Sahara n'eussent depuis longtemps tenté les explorateurs. Mais les missions exploratrices parties d'Afrique du Nord pour traverser le Sahara n'avaient abouti qu'à des échecs : la tragique histoire de la mission Flatters (1881) était présente à tous les esprits.

Par contre, le Sahara offre un aspect moins inhumain au Nord du Sénégal et du Niger. Le climat tropical, en se dégradant progressivement vers le type désertique du Nord, ménage des transitions moins effrayantes à travers la brousse que le contact brutal des Atlas et du pays de la soif.

L'idée de Coppolani : aborder la Mauritanie par le Sud pour tenter d'explorer le Nord était excellente. Jusque-là, ceux qui avaient essayé de la réaliser s'étaient heurtés bien plus

à la mauvaise volonté des chefs indigènes et à leur cupidité qu'aux difficultés climatiques.

De plus, les Européens qui s'étaient aventurés dans ces pays ne parlaient pas — ou parlaient insuffisamment — la langue et ils étaient accompagnés d'un interprète noir. Or, cela seul hérissait les Maures qui tirent un orgueil incommensurable d'appartenir à la race blanche, et considèrent le noir comme un inférieur.

La personnalité de Coppolani, exceptionnelle, pouvait tenter une politique nouvelle exceptionnelle ; basée sur la compréhension et le prestige plus que sur la force.

En arrivant à Saint-Louis, Coppolani n'ignorait pas que ses chefs croyaient peu à l'utilité de son travail et qu'ils ne le soutiendraient qu'en cas de réussite. Les renseignements rapportés par les missions précédentes ne décrivaient pas la Mauritanie comme un pays de cocagne.

La principale richesse des Maures consiste en troupeaux de moutons ou de chameaux, en palmiers dattiers et, pour l'exportation, en gomme recueillie dans la région du Sahel, en sel venant de la région d'Idjill ou de Taoudeni. Au fond, assez peu de chose.

On supposait aussi des richesses minières de cuivre et d'argent mais dont la localisation géographique restait très vague.

Pour sa part, Coppolani imagine de riches gisements de cuivre et de pétrole dans le Sud Marocain [1].

Cependant, aux yeux des contemporains, la Mauritanie sèche et peu peuplée apparaît comme un pays sans valeur intrinsèque.

Coppolani voit plus loin. Il estime qu'elle doit protéger la vieille colonie du Sénégal, et non peser sur elle par les pillages de ses farouches habitants.

Il songe à lui restituer son caractère essentiel, sa « mission historique » : être le trait d'union entre Sénégal et Afrique du Nord. Et c'est bien cela qui favorisera ou entravera l'avance française au Nord du Sénégal.

Le Sahara Occidental a été bien plus un trait d'union qu'une barrière entre l'Afrique blanche et l'Afrique noire. C'est une route de commerce parcourue par des caravanes qui descendent

1. Entretien rapporté par Frèrejean dans ses mémoires inédits.

du Nord les tapis, les cuirs travaillés, les armes, le sel, et qui remontent des pays noirs l'or, l'ivoire, et les esclaves.

La Mauritanie, voie de passage, ne prend de valeur qu'en fonction de ses bordures Nord et Sud, mais dont les intérêts sont presque opposés : le Maroc étant acquéreur d'esclaves noirs alors que le Gouvernement Français s'efforce d'empêcher les enlèvements et les ventes d'êtres humains ; ce qui revient pratiquement à interdire le principal trafic.

Coppolani dut réussir un tour de force : pénétrer dans un pays où il n'y avait rien à gagner, sans demander des forces militaires et en dépensant le moins possible ; faire la preuve en somme que la Mauritanie était facilement accessible.

Il imagina « la plate-forme de la pénétration pacifique ». Au cours de sa carrière, il se préoccupera de paraître progresser uniquement grâce à son ascendant personnel, à son habileté politique, aux bons sentiments des indigènes.

Profond psychologue et politique consommé, il parvint à battre sur leur propre terrain les Maures « les plus retors diplomates du monde selon l'expression de R. Arnaud ».

II. — Coppolani à l'œuvre.

Pour ses débuts en Mauritanie, Coppolani bénéficia de conditions politiques favorables au Trarza — conditions dont il sut jouer en virtuose. Le Trarza était, une fois de plus, le théâtre d'une rivalité qui mettait aux prises deux candidats à l'Émirat : Ahmed Saloum et son cousin et rival, Ould Sidi Mohamed Fall, dit Sidi.

Dans cette guerre féodale, où l'on change de camp facilement, une tierce puissance est toujours sollicitée par les deux partis.

Or, en 1902, Ahmed Saloum, précédemment reconnu par la France, voyait presque tous ses partisans passer au camp de Sidi. C'est d'ailleurs un fait remarquable chez ces berbères islamisés : il suffit qu'un des chefs pactise avec le chrétien, trouve une force sur laquelle il s'appuie, pour que beaucoup de ses partisans passent chez l'adversaire, assurés qu'ils sont que ce dernier ne sera pas assez fort pour leur imposer son autorité.

C'était pourtant l'intérêt du Gouvernement Français de favoriser son candidat pour savoir à qui s'adresser en cas de pillage, et pour s'assurer une clientèle dans ce pays anarchique.

A côté des tribus guerrières, en lutte incessante les unes contre les autres, se trouvent les « marabouts », gens de paix, de science, de prière et de commerce. Leurs biens font souvent les frais de la guerre car vainqueurs et vaincus s'entendent pour piller leurs caravanes ou razzier leurs troupeaux. Ils sont excédés de subir les brigandages des guerriers et cherchent une protection.

En 1902, les Maures pillent avec entrain les rives du Sénégal et songent à reconquérir la suzeraineté sur les noirs du fleuve, encouragés qu'ils sont par l'inertie des Français (une épidémie de fièvre jaune décime la population blanche du Sénégal).

« Il fallait éviter d'avoir un Maroc hostile à notre porte, soutenu secrètement par des puissances européennes et éviter ainsi une intervention étrangère sollicitée par des marabouts à défaut de la nôtre (Otton Loyewski) ».

Le Gouverneur Général Roume voit bien le problème, mais il ne peut y apporter une solution militaire que les milieux politiques de la métropole eussent désapprouvée.

De plus, il se heurte à Saint-Louis même à l'hostilité déterminée du commerce, qui représente une force dont un gouverneur doit tenir compte.

Or, les gens du commerce, ne veulent point qu'on apporte de changement à l'état de choses qui règne, c'est-à-dire l'absence de contrôle sur leurs faits et gestes.

Sans doute couraient-ils le risque d'être pillés lors de leurs tournées en brousse, mais le risque était largement couvert par les bénéfices. Et surtout, ils voyaient qu'une expédition alourdirait le chapitre des dépenses et que l'on demanderait aux impôts d'équilibrer le débours. Ils estimaient plus avantageux de courir certains risques, plutôt que de payer, sans remise possible, les frais d'une expédition qui, si elle assurait la sécurité du trafic, en diminuerait considérablement les bénéfices possibles.

Tranchons du mot : dans une Mauritanie pacifiée, la vente officielle ou officieuse des armes et des munitions ne se ferait plus.

Certaine famille Saint-Louisienne soutient Sidi contre Ahmed

Saloum et fomente des troubles au Trarza — (lettres du 4 mars d'Ahmed Saloum, du 7 mars au commandant Delaplane).

Le Gouverneur Général Roume envoie le commandant Delaplane à la tête d'une « Mission d'observation » au Trarza.

La seule apparition de la colonne de Delaplane jusqu'à Souet El Ma suffit pour raffermir Ahmed Saloum dans ses prérogatives d'Emir, et pour amener Sidi, disciple de Cheikh Sidia, chapitré par son maître, à offrir sa soumission.

Le commandant Delaplane et l'administrateur en chef M. Decaze purent un moment croire que la paix était définitivement établie au Nord du Sénégal. C'était montrer plus d'optimisme que de connaissance de la mentalité des nomades.

Quelques mois plus tard, la guerre recommençait entre Sidi et Ahmed Saloum (décembre 1902).

C'est alors qu'intervient Coppolani qui depuis un an prépare son action à Saint-Louis.

Il avait pu faire le bilan de ses forces et de ses possibilités comparées à celles de ses adversaires.

Les rivalités qui mettaient aux prises les partisans d'Ahmed Saloum et ceux de Sidi, les divisions qui existaient entre les tribus guerrières et les tribus maraboutiques, traditionnellement houspillées par les premières, allaient lui permettre de s'insinuer entre les diverses fractions, de les désagréger et de peser lourd sur elles.

Si les querelles entre tribus guerrières étaient innombrables, l'accord le plus complet ne régnait pas non plus entre les tribus maraboutiques.

Cependant, la Mauritanie toute entière se partageait entre quatre obédiences : celle de Cheikh Sidia, petit-fils de Cheikh Sidia El Kebir, né vers 1862 dans la tribu des Oulad Biri. D'une intelligence pénétrante, passionné pour l'étude, d'une spiritualité élevée, Cheikh Sidia Baba étendait son influence sur le Trarza, le Brakna, le Tagant et même une partie de l'Adrar. Son influence se heurtait à celle de Cheikh Ma El Aînin, installé dans la Ségueit El Hamra et dont le fief spirituel s'étendait sur tout le grand Nord saharien et les confins marocains. Ma El Aïnin jouissait de la réputation d'un thaumaturge et écrivit plusieurs traités de magie. Il devait se révéler hostile à l'avance française, à l'inverse de son frère, Cheikh Saad Bou, installé au Trarza. L'influence de ce dernier, assez restreinte chez

les Maures, était en revanche fort étendue chez les noirs islamisés du fleuve, où ses talents de prestidigitateur lui valaient la réputation de faiseur de miracles.

Le quatrième, Cheikh Souleyman, ne joua pas un rôle important.

Tous ces Chioukh avaient pour fortune les revenus de leurs troupeaux, mais aussi et surtout le produit des quêtes qu'ils faisaient eux-mêmes ou, le plus souvent, par l'intermédiaire de leurs disciples. Or, pour organiser ces quêtes, en pays sénégalais, il fallait l'autorisation du gouvernement français.

Cela entra en compte pour déterminer la ligne de conduite de Cheikh Saad Bou, qui, malgré son frère, malgré une brouille plus apparente que réelle, resta partisan des Français et s'entremit en 1900 pour tirer d'affaire la mission Blanchet.

D'ailleurs, Cheikh Saad Bou ne souhaitait pas voir Cheikh Sidia accaparer pour lui seul les bonnes grâces de Coppolani. Entre ce dernier et le très subtil chef des Quadria une sympathie était née, le Cheikh appréciant chez le Chrétien sa profonde connaissance de l'Islam, sa largeur et sa finesse d'esprit, ses manières nobles et généreuses. Ils échangeaient lettres fleuries et cadeaux d'amitié : livres rares, thé, tissu de la part de Coppolani, moutons gras, bons guides, bons offices de la part de Cheikh Sidia.

Pour s'affranchir des vexations des tribus guerrières anarchiques, les deux marabouts les plus influents de la Mauritanie du Sud étaient prêts à seconder de tout leur pouvoir le conquérant pacifique étranger.

Fait unique : les Chrétiens introduits et soutenus par les chefs religieux musulmans en terre d'Islam.

Cependant, il ne faut pas se laisser trop éblouir par les apparences : Coppolani lui-même ne se fit pas beaucoup d'illusions. Les marabouts qui imploraient la protection française contre les guerriers, l'avaient estimée souhaitable momentanément pour abattre leurs rivaux. Mais le jour où ces derniers seraient incapables de leur nuire, l'accepteraient-ils encore ?

Avec beaucoup de sagesse, Coppolani répétait : « en ce pays, il faut être opportuniste ».

Et il s'appliquait résolument à l'être.

D'ailleurs, sa position s'était considérablement fortifiée. Depuis le 4 juin 1902 il était nommé secrétaire général de

2e classe des Colonies ; le 10 décembre, un arrêté du Gouvernement Général le désignait pour diriger une mission en pays Trarza, où Ahmed Saloum se trouvait en fâcheuse posture, depuis la reprise de la guerre avec Sidi.

Coppolani se trouvait secondé par le lieutenant Feuillu, le commis des Affaires Indigènes Michelangeli, l'interprète Bou El Mogdad ; enfin, l'escorte de sécurité était assez imposante : trois pelotons de spahis sénégalais (les beaux spahis aux tuniques rouges qui faisaient l'orgueil de Saint-Louis) sous les ordres du capitaine Chauveau et des lieutenants Ciccoli, Berneval, Lapeyre ; enfin, une section de tirailleurs, commandés par le lieutenant Aubert.

Le 15 décembre, Coppolani trouve, à Dagana, Ahmed Saloum tout déconfit. Il décide de le soutenir (sans se faire d'illusion sur la valeur et la sincérité du personnage) à la condition que l'Émir signe une déclaration plaçant le Trarza sous le protectorat français. Cet acte qui abroge tous les précédents et marque la fin des humiliantes « coutumes » est approuvé et ratifié par les partisans d'Ahmed Saloum et les personnages religieux présents.

Contre l'adversaire d'Ahmed Saloum, Coppolani ne va pas employer la force brutale, mais il fera travailler les partisans de Sidi par des émissaires qui démontreront l'intérêt que peut présenter une soumission faite à point nommé ; et sur Sidi, il fait agir Cheikh Sidia.

Puis il va s'installer au nord du Sénégal, à Garak, ensuite à Souet El Ma où il reçoit les notables. Et il décide de construire un poste à Souet El Ma, cependant que les partisans de Sidi et en particulier les Ahmed ben Daman pillent sans merci les tribut maraboutiques qui se trouvent à leur portée et exercent leurs ravages jusqu'au fleuve. C'est alors que Coppolani annonce son intention de pacifier définitivement le pays placé sous son autorité. Cela rassure et rallie les marabouts. Mais Sidi riposte en déclarant la Guerre Sainte aux Chrétiens et en faisant parade de l'amitié des Idaouaich.

Sa proclamation, qui pouvait compromettre sérieusement la situation de Coppolani, car Ahmed Saloum n'avait aucune autorité, ne trouve pas d'écho chez les marabouts.

Au contraire, Cheikh Sidia et Cheikh Saad Bou, touchés par Coppolani, envoient de toutes parts émissaires et mande-

ments en faveur du ralliement au représentant de la paix française.

Les tribus ne répondent pas à l'appel de Sidi mais viennent faire leur soumission et s'installer sous la protection du nouveau poste.

L'année 1903 s'ouvre par un triomphe de Coppolani : après plusieurs jours de palabres avec les représentants des Oulad Daman les envoyés de Sidi reconnaissent la suzeraineté française. « C'est là un résultat qui nous permettra de poursuivre, avec le concours de la population l'organisation politique des territoires. » La « pénétration pacifique » avait prouvé son efficacité... Mais Coppolani n'ignorait pas qu'il avait été aidé par des circonstances exceptionnelles. Faisant confiance à son étoile, il s'enfonça plus avant dans sa conquête.

Il recherche un point de débarquement sur la côte, du côté de Portendick, afin de pallier aux difficultés de transport du ravitaillement par voie de terre par l'envoi régulier d'un bateau. Puis il fixe un emplacement pour élever un poste à Kroufa qui assurera la liaison entre Souet El Ma et Portendick. Dès cette époque, Coppolani conçoit l'idée de protéger le Sénégal par une ligne de postes, placés aux carrefours des pistes de la brousse et gardant les points d'eau. Ces postes assureraient en plus de la protection des bords du fleuve les communications entre le point de débarquement choisi sur la côte, le fleuve et la région des montagnes — Tagant et Adrar — où Coppolani comptait bien accéder.

Tandis que Coppolani allait en reconnaissance vers Portendick, la situation s'améliorait au Trarza. Des tribus offraient au poste de Souet El Ma leur soumission ; et même l'Émir du Brakna, Ahmédou, arrêtait la guerre qu'il menait contre Cheikh Sidia et les Oulad Biri et demandait le protectorat français sur son pays ! Mais comme il n'a aucun prestige, Coppolani estime bon de le faire attendre.

« Il ne me paraît pas possible de s'engager derrière un émir sans prestige, en guerre avec toutes les tribus limitrophes de son territoire et incapable de garantir la sécurité des routes et de l'intérieur du Brakna où se commettent tous les jours meurtres et pillages. J'ai néanmoins pris toutes dispositions utiles pour continuer à être exactement renseigné afin d'assurer, en temps opportun, le succès de notre politique. »

Il surveille de près toutes les tribus qui touchent au fleuve et particulièrement celle des Idaouaich dont le chef Bakar essaie de soulever contre nous ses voisins par menaces ou flatteries. Il reçoit des émissaires des tribus du Hodh, qu'il a visité en 1898-99 et qui lui demandent conseil à propos de l'aide qu'on leur demande d'apporter pour construire un poste à Oualata. Et il négocie avec Sidi qui, par l'intermédiaire des notables des Oulad Daman, demande la nomination d'un nouvel Émir au Trarza. La partie est délicate à jouer.

« J'étais en présence d'Ahmed Saloum soutenu par nous et abandonné par les principaux notables Oulad Ahmed ben Daman, et de Sidi reconnu par tous comme le chef incontesté, dirigé par d'habiles conseillers et maître presque absolu du pays. Je ne pouvais déjuger la politique suivie par nous depuis un an et abandonner notre protégé... aussi me suis-je appliqué à suivre une politique de désagrégation des principaux soutiens de Sidi que je ne pouvais recevoir préalablement investi.

Je suis arrivé à mes fins en leur donnant l'assurance qu'Ahmed Saloum, tout en conservant son titre d'émir, ne sera plus qu'un chef intermédiaire entre eux et nous et ne percevra plus aucun droit et n'exercera aucun pouvoir sans notre contrôle et l'avis de l'assemblée des principaux notables. » (Coppolani).

Il promet le pardon à Sidi à condition que ce dernier dépose la culotte blanche qu'il a indûment revêtue [1].

On imagine les difficultés auxquelles se heurtait Coppolani : adversaire insaisissable, éparpillement de tribus anarchiques où le commandement appartient moins au chef nominal qu'à la djemma [2].

C'est là que le vieux fond berbère, farouchement individualiste et querelleur apparaît sous le titre « d'arabe » que revendique toute tribu guerrière.

L'amitié née entre Cheikh Sidia et Coppolani amena le grand marabout à rédiger une « fétoua » à la louange du pacificateur, démontrant que l'occupation du pays par les Français était un bienfait d'Allah. Cette proclamation aux croyants vint affermir la position de Coppolani.

1. Culotte blanche : insigne de l'émirat au Trarza.
2. Djemma : assemblée des notables d'une tribu.

A Souet El Ma, Coppolani accueille les tribus alliées qui lui fournissent guides, courriers et ravitaillement pour sa troupe. Le 2 janvier, escorté de toute sa clientèle maraboutique et guerrière, Coppolani s'achemine vers Kroufa où il pose les bases d'un poste. Il fait figure de grand chef, recevant les ambassadeurs et les cadeaux de bienvenue des tribus guerrières.

Enfin, le 5 février, le rival d'Ahmed Saloum, Ould Sidi en personne, vient offrir sa soumission avec deux cents de ses guerriers Oulad Ahmed ben Daman.

Le 8, Coppolani s'installe près de l'emplacement du futur poste de Nouakchott ; à la fin de l'année, le capitaine Frère-jean est chargé de construire le poste et de surveiller tout le Trarza Occidental afin de garder les arrières de Coppolani qui s'avance vers l'Est Mauritanien.

Le 21 mars, après quelques reconnaissances, Coppolani toujours entouré des notables religieux et guerriers ralliés regagne Saint-Louis laissant la garde de Souet El Ma au lieutenant Ciccoli.

En trois mois, sans tirer un coup de fusil, sans perdre un homme, Coppolani avait acquis le Trarza à la France.

Les dépenses n'atteignaient pas 25.000 francs.

C'est le triomphe.

Le Gouverneur Général Roume, dans un rapport au Ministre des Colonies, souligne les résultats obtenus malgré l'action nocive de certains personnages influents : suppression des humiliantes « coutumes », Trarza placé sous le protectorat français, principe de l'impôt accepté par les Maures.

Complètement gagné aux idées de Coppolani, il parle de fonder un poste à Nouakchott [1], et rappelant la conférence interministérielle de 1899, envisage la Mauritanie comme une marche d'accès au Maroc. Il indique comme étapes : d'abord pacifier le nord du Fleuve, ensuite l'Adrar, enfin toucher le Maroc.

Ce programme, inspiré par Coppolani, ne sera réalisable que dix ans après et réalisé que trente ans plus tard. Coppolani

1. Nouakchott, au bord de la mer, sera une base de ravitaillement pour la mission engagée à l'intérieur. Le gros obstacle, en effet, est le manque de voie de communications pour acheminer vivres et gens, le pays ne fournissant pas de quoi subsister.

disparu, nul ne se trouve capable de chausser sur-le-champ les bottes du géant qu'il était.

Dans sa réponse, le Ministre des Colonies, M. Gaston Doumergue, exprima des félicitations pour Coppolani et approuva les projets d'organisation du Trarza ; mais il mit son veto à une action vers l'Adrar trop prématurée ; par contre, il invita à continuer l'effort dans le Brakna et auprès de la puissante tribu des Idaouaich « qui occupent les portes d'entrée des territoires de la Mauritanie ».

Après, on pourra songer à l'Adrar occidental, mais sans se départir un seul instant de la politique pacifique dont l'application vient de donner de si « heureuses conséquences ».

Voilà donc le premier résultat de la mission au Trarza : Coppolani est sacré conquérant pacifique, mais il lui faudra vivre sur sa renommée.

Le triomphe n'enivre ni n'aveugle Coppolani qui se rend parfaitement compte de la précarité de sa situation. Il a été servi par des circonstances exceptionnellement favorables. Et il connaît trop les gens de l'Islam pour s'imaginer que même au Trarza, les difficultés sont définitivement résolues : au contraire, elles vont commencer :

1° car l'Émir Ahmed Saloum ne se soumettra pas au traité qu'il a signé parce que c'était, pour lui, la seule façon de gagner du temps sur son rival.

2° Sidi fait sa soumission, mais même en la supposant sincère sur le moment, le caractère indépendant et pillard des nomades reprendra immanquablement le dessus, et Sidi suivra les « princes » de son entourage, les Oulad Ahmed Ben Daman en particulier pour la bonne raison qu'il n'a aucune autorité sur eux ; s'il ne suit pas, il est abandonné.

3° dans les autres territoires de la Mauritanie, il n'y a pas de marabouts comparables à Cheikh Saad Bou et surtout à Cheikh Sidia.

Au Brakna, sur les bords du fleuve, au Tagant, ils ont certes des fidèles et leurs mandements sont écoutés. Mais leur influence est moins forte qu'au Trarza où ils nomadisent la plupart du temps avec leurs disciples, car d'autres marabouts ont eux aussi leur zone d'influence (Ch. Souleyman, les Tadjakant, Tidjani).

Mais Coppolani se garde bien d'avouer officiellement ces points faibles inévitables ; au contraire, il proclame bien haut sa confiance dans ses méthodes et dans leur réussite au Brakna et au Tagant ; pour le succès, il compte un peu sur sa bonne étoile, beaucoup sur lui-même et presque pas sur les autres.

En mai 1903, il est nommé délégué du Gouvernement général en pays Trarza ; en conséquence, il est chargé de contrôler la justice (sa connaissance du droit coranique le désigne pour cet office), de nommer les cadis et de percevoir les impôts. Cette dernière fonction lui demande un énorme travail, car il ne se contente pas simplement d'exiger des nomades un impôt de capitation ou une taxe sur les revenus (évalués en tête de bétail) ou encore un droit de pacage. Il faut substituer, en matière fiscale, l'autorité française à la suzeraineté de chefs traditionnels, sans cependant dépouiller ces derniers de leurs moyens d'existence ; il faut faire évoluer, sans trop de heurts, une société encore féodale vers des conceptions d'économie moderne.

Le *Journal officiel* du samedi 12 décembre 1904 arrête l'établissement de l'impôt Zekkat en pays maure :

1/40 de la valeur du produit du sol et de la valeur des animaux.

1/40 comme droit de passage sur les animaux destinés à la vente et les marchandises autres que les gommes.

L'application n'alla pas certes sans quelques difficultés, mais le principe était admis, et c'était déjà beaucoup.

Un rapport du lieutenant Aubert, commandant la région de Souet El Ma, ne laisse pas d'équivoque sur la cause profonde de l'agitation des tribus guerrières.

« Le facteur le plus puissant, caché par toutes les raisons que ces bandits et leurs chefs donnent de leur révolte, c'est la faim. Trop orgueilleux et trop paresseux pour travailler, habitude que leur dénie un passé déjà long, ils ont des femmes et des enfants qui meurent de misère et de faim dans leurs campements. »

Aussi organisent-ils des mechbour [1] qui pillent pour vendre au fleuve contre des provisions.

1. Commando, groupe de 10 à 20 personnages résolus à opérer des coups de main.

Le fond de la question est moins d'empêcher les pillages en poursuivant leurs auteurs qu'en faisant accepter à ceux-ci des moyens d'existence différents.

Un des problèmes les plus épineux que Coppolani ne résolut pas entièrement fut celui des terres bordières de la rive droite du Sénégal — en particulier de la région du Chemama, cultivées par des noirs, mais sur lesquelles les Maures ont des prétentions suzeraines. D'où d'interminables contestations devant les administrateurs de Podor et de Dagana.

Tandis que Coppolani, installé à Saint-Louis dans son « bureau d'études », cherche des solutions à tous ces problèmes et prépare sa prochaine mission au Brakna, des incidents se produisent au Trarza : quelques pillages dont les marabouts ralliés sont victimes. Les coupables — des Oulad Ahmed Ben Daman — sont pris en chasse et dispersés par le lieutenant Aubert, près de Souet El Ma (16 juin). Les partisans d'Ahmed Saloum lui reprochent sa soumission, qui les gêne dans leur goût du pillage et ils émigrent vers le Nord, entraînant l'Émir avec eux, au delà du poste de Kroufa, limite extrême imposée par Coppolani. Cette attitude ne s'explique pas uniquement par le désir de s'éloigner des postes français qui sanctionnent les razzias opérées à proximité — mais aussi par l'arrivée de la saison des pluies que les Mauritaniens et leurs troupeaux supportent mal. Seulement, comme Ahmed Saloum se vante de détruire dans un délai de quatre jours, quand il lui plaira, le poste et le puits de Kroufa avec ses quatre cents guerriers, il est puni de ses provocations par le lieutenant Ciccoli qui, après une rapide marche de nuit, surprend à l'aube du 8 octobre son campement à Tiguend. L'Émir s'enfuit vers le nord, et entre ouvertement en dissidence.

Il trouve des alliés, tout d'abord en la personne de l'Émir du Brakna, Ahmedou. L'Émir de l'Adrar et celui des Idaouaïch, qui ne tiennent pas au voisinage des français, tentent une réconciliation entre tous les chefs musulmans.

Finalement, Sidi poussé par ses fidèles Oulad Ahmed Ben Daman, qui ne voient que pertes d'indépendance et de profits[1] dans l'amitié française, consent à revoir Ahmed Saloum.

1. Leurs tributaires du fleuve se montrent récalcitrants pour payer tribut et les razzias d'esclaves et les pillages sont empêchés ou tout au moins entravés.

Les deux cousins rivaux font la paix et s'installent à une soixantaine de km. au N.-O. de Kroufa, avec neuf cents guerriers.

Coppolani voit le risque et avant de s'engager au Trarza, il veut installer le poste avancé au delà de ceux qui protègent immédiatement le Sénégal.

Le 27 décembre 1903, il débarque le capitaine Frèrejean, un homme à poigne, avec quarante-cinq tirailleurs [1], du matériel et quelques vivres : Frèrejean est chargé d'édifier un poste qui surveillera le Trarza occidental ; de plus, le capitaine, vieux routier déjà, reçoit mission de « tenter de faire des guerriers ses hommes liges ».

Un adroit travail de sape désagrège la coalition formée par Ahmed Saloum et Sidi : des querelles éclatent dans leur camp — une véritable pétaudière — et à grands fracas les Oulad Bou Sba et les Euleb, qui comptent parmi les meilleurs guerriers et les mieux armés, passent à Frèrejean.

Seulement il est aussi difficile de grouper des alliés qu'il est aisé de dénouer une coalition.

Les haines et les rivalités tribales sont armes à deux tranchants.

Le 16 mars, Ahmed Saloum se faufile vers le Sud et surprend la troupe du capitaine Duhalde près de Souet El Ma, et pille Cheikh Saad Bou.

A l'annonce de la nouvelle, (certains disent même que les Français vont être rejetés sur le Sénégal), Frèrejean se lance sur les traces de l'Émir avec douze spahis, trente-cinq tirailleurs, leur adjoint au passage les dix-huit tirailleurs méharistes de Kroufa, se procure en route viande, chameaux de transport, bourricots, auprès des tribus soumises, tombe sur le campement à Taguilalet, près de l'Ogol : Ahmed Saloum lui échappe de justesse et se sauve vers l'Adrar ; perdant ainsi son prestige, ses alliés, ses troupeaux. Mais il lui reste la bienveillance agissante et intéressée de notabilités commerçantes et influentes de Saint-Louis : ses créanciers...

Du coup, Sidi croit sa fortune faite. De la stricte neutralité, il passe aux ouvertures et le 30 mars se présente au camp de

1. Avec les renforts venus par la suite, spahis et goumiers, l'effectif monte à cent vingt fusils en janvier 1904.

Frèrejean entouré des « princes », forbans à mines patibulaires, mais de très nobles familles, qui composent sa cour ordinaire.

Après beaucoup de palabres, dont certaines devant l'administrateur de Dagana, au sujet du « droit suzerain » des « Princes » sur les terrains cultivés de la rive droite du fleuve, Ould Sidi, patronné par Frèrejean, s'achemine vers Saint-Louis où Coppolani les attend (27 mars 7-juin 1904).

De bonnes paroles accueillent le timide Ould Sidi qui attend le titre d'Émir ; mais la population commerçante et mulâtre est bien plus favorable à Ahmed Saloum — mulâtre lui aussi [1] — et qui laissait faire certain commerce louche avec les fruits de ses razzias [2].

Et Coppolani, qui n'a rien à perdre, mais tout à gagner de l'incertitude des deux rivaux ne se prononce pas, et Sidi quitte Saint-Louis les mains vides.

Pour 1904, Coppolani avait établi un principe d'impôt : pour donner l'exemple, Cheikh Sidia l'avait payé pour lui et pour tous ses gens. Les tribus qui passent le fleuve l'acquittent.

Quant aux suzerains du Chemama, ils perçoivent, sous le contrôle français, leurs droits légitimes — en cas de contestation, l'autorité française restant le suprême recours.

Malgré les pilleries dont les marabouts avaient fait les frais, malgré la mauvaise volonté d'Ahmed Saloum, le Trarza entre dans la voie de la soumission.

En revenant à Saint-Louis, Coppolani peut s'estimer heureux : il a jeté les bases de la pacification, fondées sur une plus grande justice.

Une ligne de postes défend les rives du Bas-Sénégal contre les razzias.

Il faut ensuite étendre la protection au cours supérieur du fleuve puis atteindre la clé de la Mauritanie : les montagnes du Tagant et de l'Adrar.

Pour le moment, il n'est pas question d'aller dans l'Adrar : plus encore que les instructions ministérielles, des raisons solidement matérielles en interdisent l'accès : l'Émir de l'Adrar et les populations échappent à l'influence des marabouts du

1. Sa mère est une négresse du Oualo.
2. Les animaux volés sont échangés aux commerçants contre des vivres ou des armes, à prix fort avantageux pour le commerçant qui fait double bénéfice sur ce qu'il vend et sur ce qu'il achète.

Trarza, Cheikh Saad Bou et Cheikh Sidia. Elles sont dans l'obédience de leur adversaire Cheikh Ma El Aïnin. Le marabout de la Segueit El Hamra a beaucoup d'influence sur le Sultan du Maroc — et il se montre de plus en plus hostile aux Français.

Il semble qu'il craigne qu'un succès français n'assure une situation trop favorable aux marabouts francophiles, comme Cheikh Sidia et que l'influence de ce dernier gagne tant de nouveaux disciples qu'elle concurrence la sienne sur ce qu'il considère son fief spirituel. D'autant plus que Cheikh Sidia (financièrement soutenu par le Gouvernement français) fait de moins en moins de quêtes auprès des fidèles — dont le nombre s'accoît, tant la réputation de sainteté et de désintéressement auréole le savant marabout Trarza.

Avant d'aborder le fief du marabout francophobe, il faut avant tout établir une base solide, pas trop éloignée du fleuve et une ligne sûre pour acheminer le ravitaillement qu'on ne peut trouver sur place.

Le Trarza, trop éloigné vers l'Ouest, ne répond plus à aucune de ces conditions. C'est du côté de l'Est dans la région du Brakna, du Gorgol et du Tagant qu'il faut trouver la solution.

Pour cela, il est nécessaire de s'établir au Brakna et au Tagant comme on l'a fait au Trarza.

Coppolani va tenter de réaliser ce programme énorme en un temps très court : un an.

Il soupèse les avantages et les inconvénients, mesure les difficultés qu'il faudra surmonter : sans doute il est excellent de prolonger la ligne des postes de protection vers la haute vallée du fleuve et d'empêcher pillages et rapts de la part des nomades : mais, écrit-il, loin de limiter notre action aux territoires visés dans la nécessité, il faut envisager l'organisation simultanée des pays maures dans leur ensemble.

En effet, l'avance française allait se heurter à la fois à toutes les tribus insoumises de la Mauritanie, qui avaient fait momentanément l'union.

« Enfin et surtout nous touchions à deux points hypersensibles : le commerce européen sur le fleuve et le trafic des esclaves. »

Les rives du haut fleuve gardées seulement par quelques postes sans grands moyens d'action, étaient le théâtre d'opé-

rations fructueuses de la part des tribus maures et de celle des traitants.

En 1903, année particulièrement calme, ils avaient enlevé pour une soixantaine de mille francs de têtes de bétail, une centaine de femmes et d'enfants, tué une trentaine d'hommes, pillé trois chalands qui remontaient le fleuve.

Les plus dangereux adversaires de Coppolani, n'étaient pas dans la brousse, mais à Saint-Louis, parce que sa politique, amenant à la justice française tous les habitants du territoire, entraverait fatalement le trafic interlope.

Pour beaucoup de traitants, la pénétration française en Mauritanie et la pacification du pays amèneraient le fin des gros bénéfices sur les ventes d'armes et de munitions indispensables aux Maures pour se procurer bétail ou captifs. Aussi le commerce Saint-Louisien s'ingénia-t-il, par ses accointances dans tous les domaines à entraver la marche de Coppolani.

Si les dangers pour Coppolani étaient à Saint-Louis, une bonne nouvelle lui vient du Brakna où l'Émir Ahmedou semblait favorable. Dès février, Ahmedou avait fait la paix avec la tribu de Cheikh Sidia et demandait à Coppolani son amitié — et les avantages qu'elle procurait.

En mai, Coppolani estime le moment venu de profiter des bonnes dispositions de l'Émir « pour étendre notre protectorat effectif jusqu'à Kaëdi », et supprimer les « coutumes » comme il l'a fait au Trarza.

Il quitte Saint-Louis le 11 mai 1903 escorté d'un peloton de spahis et dès son arrivée à Podor reprend la politique, qui lui a si bien réussi à Souet El Ma : convoquer les chefs, les éblouir par un magnifique accueil, parler avec eux de leurs intérêts, connaître leurs rivalités et leurs ambitions, enfin les « charmer » par sa parole et sa personnalité.

Au bout d'une semaine Ahmedou, Émir du Brakna, est conquis ainsi que les principaux chefs : ils abandonnent leurs prérogatives au gouvernement français.

Sans perdre un instant, Coppolani organise le pays : il crée un poste à Aleg et installe un résident à la tête de la confédération du Brakna.

Seulement il sent que son succès pacifique est sans lendemain parce que Ahmedou est prêt à la volte-face.

Il construit un poste à Boghé qui servira de relai entre Saint-

Louis et le nouveau poste d'Aleg, qui doit se dresser à 60 km. au nord du fleuve, en plein Brakna, sur un éperon rocheux qui domine la plaine où se croisent les pistes venant du Tagant et du Trarza pour rejoindre le Haut Fleuve.

Mais le Gouverneur Roume n'est point tranquille ; des bruits fâcheux circulent, considérablement amplifiés par les échos Saint-Louisiens. Le Gouverneur « ne peut consentir à l'occupation du poste d'Aleg, qui serait en l'air pendant l'hivernage ». Il invite Coppolani à « organiser le pays Trarza aussi solidement que possible et à venir rendre compte à Saint-Louis ».

Coppolani voit son élan brisé, et les tribus du Brakna voient dans son arrêt un signe de faiblesse qu'elles vont chercher à exploiter. Ahmedou prend une attitude hostile, encouragé par l'Émir des Idaouaich, le vieux Bakar et son fils Ousman qui rallient contre les Français les tribus indépendantes du Tagant : Oulad Ahmed, Kounta, Chrattits. Ousman proclame même la guerre sainte.

Ahmedou se joint à l'Émir.

Du coup, la pénétration pacifique est bien compromise...

Coppolani tente alors un habile camouflage : les Idaouaich se rassemblent comme ils le font chaque année pour razzier les villages du Fleuve, à la baisse des eaux. Pour protéger les populations soumises il faut entreprendre l'approche du Tagant.

Des troupes sont nécessaires pour cette besogne pacifique : 100 tirailleurs, soixante spahis, cent gardes frontière. « Il demeure entendu qu'il ne peut être question d'une colonne militaire proprement dite, mais de troupe employée par le délégué du gouverneur général, au fur et à mesure des besoins et des possibilités. »

Coppolani insiste pour avoir la direction de tout ce qui concerne cette mission.

De Saint-Louis il passe à Podor puis à Boghé et plante son fanion le 3 décembre à Aleg. Ahmedou s'enfuit vers le Tagant. Pour tenter de le ramener, Coppolani envoie des émissaires mais Ahmedou avec quatre cents guerriers tente un coup d'audace contre le campement d'Aleg qu'il surprend dans la nuit du 8 au 9 décembre. L'alerte est chaude mais Ahmedou est repoussé.

En représailles, Coppolani lance les spahis du capitaine

Chauveau aux trousses d'Ahmedou qui est complètement razzié à Choggar. Dépouillé, l'Émir du Brakna se réfugie auprès de l'Émir des Idaouaich installé à Mal — où le goum Cheruy l'allège de cinq cents chameaux et de mille moutons.

Cela fait, Coppolani revient à Saint-Louis où le bruit courait qu'il avait été enlevé et même blessé à Aleg : le midi est au nord du Sénégal...

Avant de repartir pour le Brakna, Coppolani va reconnaître avec le capitaine Frèrejean l'emplacement où s'élèvera le poste de Nouakchott, sentinelle du Trarza. Puis il va organiser à Kaédi des goums noirs car il a su que les vaincus d'Aleg préparaient une revanche entre Kaédi et Matam.

Le 8 février 1904, il est de nouveau à Aleg et fait le bilan de l'œuvre accomplie en deux ans.

La situation n'est pas mauvaise : les mechdouf du Soudan lui font savoir qu'ils combattront pour lui, les Kounta du Tagant oriental se déclarent ses amis, les notables de l'Adrar demandent sa protection contre les Idaouaich. Les chefs Trarza viennent lui faire une cour, et Cheikh Sidia, par ses lettres, commence une véritable campagne en la faveur du pacificateur. Il lui cède même « sa dune » de Boutinimit : comme en 1902, il témoigne qu'un bon musulman peut vivre en accord avec un chrétien et ne doit rien négliger de ce qui doit assurer la paix.

Des fractions Brakna, Nogmach et quelques Oulad Ahmed, viennent faire leur soumission.

Coppolani reçoit d'innombrables lettres de chefs qui le consultent sur tous les sujets possibles. Une, parmi beaucoup, débute par ces mots significatifs : « De Sidi Ahmed Ben Sidi Sid Ahmed Ben Mohamed *à celui que les circonstances ont toujours favorisé et que les coups du sort ont toujours fui*, je veux désigner par là M. Coppolani : il a la « Baraka ».

Pour tirer parti d'une pareille situation, Coppolani organise officiellement « la mission d'organisation des territoires du Tagant qui comprend quatre civils, onze officiers, cent tirailleurs, cinquante-deux spahis, une section d'artillerie et des goums ; enfin, deux compagnies en réserve sur le fleuve.

Le 16 février la mission est à Mal. Un poste y est fondé pour assurer la liaison entre Aleg et Mouit et empêcher les rezzou sur le fleuve.

Il n'en faut pas plus pour que les Oulad Bouceif et les Oulad Ahmed offrent leur soumission et qu'Ahmedou voit les Chrattit s'éloigner de lui.

Les Idaouaich pillent les campements soumis et même assaillent Mouit : le capitaine Galland les repousse.

Ils tentent même un coup de main sur le fleuve, mais Coppolani les rattrape et les poursuit jusqu'au défilé de Gouman (9 mars) où il pourrait les anéantir. Seulement le massacre répugne au Pacificateur qui estime qu'un acte de violence serait vite exploité contre lui par ses adversaires. Il se contente de les effrayer et de leur enlever du bétail et des chameaux : cela procure à la mission vivres et moyens de transport.

Cette démonstration d'énergie fait affluer les soumissions ; Coppolani proclame son intention de marcher sur la capitale du Tagant, Tidjikdja.

Mais, pour la deuxième fois, un ordre du Gouverneur brise son élan : Défense de dépasser cent kilomètres au nord du Fleuve !

La dissidence peut se regrouper.

Il semble, d'après la correspondance, que Coppolani ait eu un moment de découragement. Il insiste auprès du Gouverneur pour obtenir l'approbation des mesures prises pour continuer son œuvre, pour assurer la protection promise aux tribus qui ont fait leur soumission, enfin pour mener à bien la mission au Tagant pour laquelle tout est préparé.

Le 11 avril, le Gouverneur lui fait savoir qu'il approuve les mesures prises relativement à l'impôt et l'invite à venir conférer avec lui.

L'habileté de Coppolani avait fait des miracles au Trarza et au Brakna ; mais le Gouverneur Général, pris entre les ordres un peu étroits de la métropole et les criailleries, orchestrées par les hommes politiques, de certains commerçants Saint-Louisiens exigeait que le miracle soit perpétuel et que la mission Coppolani atteigne l'Adrar sans tirer un coup de fusil, et en ramenant le calme chez les nomades, dont un moyen d'existence était le pillage.

Ne pouvant marcher jusqu'au Tagant comme il l'avait espéré, Coppolani s'efforce de sauver ce qui peut l'être. Il pratique le précepte qu'il répète à son entourage : ici il faut être opportuniste. Il prend à son compte la décision du gouverneur général et parvient à désagréger les bandes d'Ahmedou :

la branche aînée de la famille émirale du Brakna se joint à lui (Ahmedou appartient à la branche cadette). Ainsi que les Oulad Ahmed, les Oulad Noghmach, les Oulad Bouceif, une fraction des Kounta, enfin les Oulad Ali, amenés par un ancien ennemi, Sid Ahmed Ould Egba.

Sid Ahmed Ould Egba veut se venger des Chratitt (une des fractions des Idaouaich). Pour le moment, toutes les tribus du Tagant s'inquiètent de la trop grande puissance des Idaouaich et font appel à Coppolani. Les notables de Tidjikja, les Idaouali de Chinguetti et d'Oujeft, les Oulad Gheilane, et les principaux guerriers du Tagant.

Autour de Mal, où s'est installé la mission, campent plus de mille guerriers.

Mais cette coalition de haine et d'intérêts n'est pas solide. Il est facile de désagréger l'adversaire mais très difficile de le grouper pour longtemps.

Pour utiliser les beidanes versatiles, il faut s'en servir vite et surtout réussir du premier coup.

Ne pouvant aller immédiatement au Tagant, Coppolani s'efforce d'organiser ses conquêtes pacifiques : il groupe les djemma — points d'appui moraux — et fait bâtir des postes : Regba, M'Bout — points d'appui matériels. Il emmagasine des vivres et met au point un système de ravitaillement pour la mission au Tagant qu'il compte bien réaliser.

Lorsqu'il quitte Mal, le 10 mai 1904, pour regagner Saint-Louis, il laisse trois nouvelles régions, solidement encadrées :

Région de Mal — gardée par les postes de Mal et Mouit.

Région du Brakna — gardée par les postes d'Aleg et Regba.

Région du Gorgol — gardée par le poste de M'Bout.

Et dans une lettre confidentielle il dénonce l'action fâcheuse qu'exercent les D..., grands commerçants Saint-Louisiens, auprès des tribus du Trarza.

Après trois mois de repos en France, il revient en Afrique dès octobre, résolu à entrer au Tagant et à terminer le programme qu'il s'est tracé : pacifier la Mauritanie, du Fleuve à l'Adrar et à l'Océan.

Ce sera le but de la mission Tagant-Adrar.

III. — La Mission Tagant-Adrar.

Depuis sa première mission de 1899, confirmée par les autres missions au Trarza et au Brakna, Coppolani est persuadé que la solution du problème mauritanien se trouve dans les montagnes du Tagant et de l'Adrar. Ces hauteurs, assez modestes (500 m. au plus) mais d'accès difficile, sont à la fois le refuge et le grenier des pillards, et la ligne qui guide les rezzou des grands nomades du Nord. C'est à Atar qu'aboutissent les pistes qui relient le Maroc à la Mauritanie ; enfin l'Adrar est le fief spirituel de l'adversaire de Cheikh Sidia, Ma El Aïnin, le marabout de la Seguiet El Hamra.

De son programme exposé en 1899, Coppolani a réalisé totalement le premier point : pacification des rives du Sénégal et suppression des « coutumes ». Il n'a pas dépendu de lui que le second ne s'accomplisse dès 1904, mais il estime que ce n'est que partie remise, et que la mission 1904-1905 le conduira jusqu'en Adrar ; et arrivé là, il ne doute pas qu'il lui soit possible de réaliser la jonction avec la Seguiet El Hamra et les Atlas.

Coppolani, tout en croyant dans son étoile, ne néglige pas d'aider sa chance : pendant son séjour en France, il a fait jouer tous les appuis qu'il pouvait avoir dans le monde gouvernemental, et finalement il a emporté l'autorisation de continuer jusqu'en Adrar l'hiver suivant.

« J'espère que vous n'avez pas oublié que la Mauritanie est le prolongement naturel du Maroc, d'où, autant que partout ailleurs, il nous est possible de participer à l'œuvre entreprise...

Nous avons aujourd'hui franchi la barre du Sénégal et bientôt, si vous le vouliez, nous pourrions être au contact de ce « bled el maghzen » par l'intermédiaire des personnages religieux de l'Adrar dont l'action s'exerce dans les principaux centres chérifiens » (Coppolani, lettre au Ministre des Colonies, août 1904).

Coppolani n'oublie pas de faire ressortir que les frais minimes de ses missions ont été largement couverts par les impôts payés par les régions pacifiées.

Lorsqu'il revient à Saint-Louis en octobre 1904, Coppolani est efficacement soutenu en haut lieu.

Une lettre du Ministre des Colonies au Gouverneur Général de l'A.O.F., approuve entièrement la campagne menée en 1903-1904 et ses projets pour 1904-1905.

Le Ministre prévoit tout une ligne de postes de police pour protéger les abords du Sénégal : Nouakchott, Souet El Ma, Boutilimit, Regba, Aleg, Mal, M'Bout et Kaëdi.

Il estime judicieux de fonder un poste avancé à El Haoussinia pour surveiller le Tagant. Enfin il recommande l'aménagement d'une ligne télégraphique et la tenue d'un journal de route « surtout pour la reconnaissance entre El Haoussinia et Nouakchott par l'Adrar ». Coppolani n'avait pas perdu son temps pendant son séjour en métropole.

En décembre, il adresse un rapport au Gouverneur Général qui est sa réponse à la lettre du Ministre : pour organiser le Tagant, où il s'est ménagé l'appui de certaines tribus, il demande qu'on lui adjoigne comme troupe d'escorte les soixante-dix tirailleurs installés à Aleg et à Mal et qu'on lui assure l'assistance d'un médecin : le docteur Cambours-Moufflet.

Coppolani est devenu un personnage : un décret du 18 octobre 1904, a érigé la Mauritanie en territoire civil — afin qu'il puisse en être nommé commissaire général. Momentanément ses adversaires de Saint-Louis se taisent.

Par contre, en son absence, la situation du Trarza est devenue confuse. Le bruit a couru qu'Ahmed Saloum, réconcilié avec son rival Ould Sidi, et aidé par l'Émir de l'Adrar, allait rejeter les Français au Fleuve. Ce beau projet échoua car l'Émir de l'Adrar et ses amis furent pillés par les tribus du grand Nord, Regueibat et Oulad Delim, qu'une année de sécheresse exceptionnelle chassait vers le Sud.

Les Oulad Bou Sba proclament leurs bonnes intentions, mais pillent allègrement au Trarza et au Brakna ; ce sont de vrais trublions. Les Idaouaich et l'ancien Émir du Brakna pillent eux aussi les fractions soumises.

Les coups de main des dissidents compromettent évidemment notre prestige, car, faute d'unités montées, nous ne pouvons poursuivre les pillards [1].

1. En 1906, seront constituées les premières unités méharistes ; jusqu'à cette date, les animaux de selle ont été les chevaux des spahis entretenus à grands frais. Les chameaux ne sont guère utilisés que comme animaux de bât.

L'Émir des Idaouaich se révèle un adversaire de taille : se souvenant que son ancêtre est à l'origine des Almoravides il tente de rallier tous les hésitants et envoie une délégation à Ma El Aïnin et au Sultan du Maroc pour demander leur concours. Enfin il rallie tous ses partisans de l'Adrar et concentre ses forces dans l'Aftout.

L'appui de l'Adrar qui a fait défaut à Ahmed Saloum va peut-être échoir aux Idaouaich. Le danger est sérieux. De plus, l'influence de Cheikh Ma El Aïnin s'exerce en Adrar par l'intermédiaire d'un de ses fils, Cheikh Hassana, véritable régent placé auprès de l'Émir-enfant, Sid Ahmed Ould Ahmed Ould Aïda.

Ma El Aïnin redoute de voir les Français s'installer au Maroc (l'accord anglo-français n'est pas pour le rassurer), s'inquiète des progrès de Coppolani vers le nord de la Mauritanie ; il estime que le succès de ce dernier, facilité par Cheikh Sidia, vaudra au marabout rival un élargissement écrasant de sa zone d'influence.

On sait le rôle prépondérant que joua Cheikh Sidia qui, dès 1902, enseignait que la soumission aux Français ne pouvait être qu'agréable à Dieu. En 1904, il avait cédé à Coppolani sa dune de Boutilimit, emplacement de choix pour établir un nouveau poste observatoire au Trarza. Dans une lettre, datée du 15 juin 1904, Coppolani écrivait à son ami : « Il est écrit, crois-le bien, que les Français occuperont le Nord-Ouest africain. Sache aussi que la volonté de Dieu nous a donné la direction du Maroc et ce, avec le consentement de toutes les puissances européennes et du Sultan lui-même qui devient de ce fait notre premier protégé. »

Coppolani entretient aussi Cheikh Sidia des avantages que l'accord franco-anglais procurera à la France, tandis que Bakar[1] et Ma El Aïnin songent déjà à tirer profit de la jalousie des autres puissances européennes.

Ma El Aïnin, que le Sultan écoute et redoute, craint l'installation des Français dans le magreb. Et si Coppolani vient en Adrar, certainement son influence y diminuera au profit de celle de Cheikh Sidia.

1. Le tombeau de Bakar est au Tagant, toujours vénéré, à une vingtaine de kilomètres de Tidjikja.

Derrière les jeux de la politique et de la diplomatie européenne se déroule une lutte d'influence spirituelle entre deux chefs religieux rivaux.

A tout prix Ma El Aïnin veut interdire l'Adrar à Coppolani parce que celui qui tient l'Adrar peut aller aussi bien vers le Nord que vers le Sud. Et il s'efforce de grouper les guerriers contre les Français.

Pendant ce temps, Coppolani prépare soigneusement sa mission, secoue l'inertie des services chargés de ravitailler ses postes, organise Boutilimit comme base de ravitaillement pour sa mission en Adrar. Mal est la base choisie pour le Tagant.

Avant de se diriger vers le Tagant, il convoque les notables du Brakna pour désigner un remplaçant à l'infidèle Émir Ahmedou, et ceux du Trarza ; enfin il s'adjoint le capitaine Frèrejean et sa troupe d'Oulad Bou Sba pour les charger, « dans cette mission pacifique, de tout ce qui n'est pas pacifique ».

Entre Cheikh Sidia et Coppolani l'union est plus étroite que jamais : le grand marabout monte vers l'Adrar tandis que Coppolani se prépare à y accéder par le Sud-Est en venant du Tagant.

Le 19 janvier 1905, Coppolani rend compte de la situation au Gouverneur Général. Elle est délicate certes, mais il manifeste un robuste optimisme, quant à son issue...

Il ne se fait pas d'illusions sur la « pénétration pacifique » au Tagant et en Adrar. La porte de la Mauritanie est gardée, c'est par la force qu'il faudra l'enfoncer. Mais s'il réclame des troupes importantes, sa politique sera désavouée tant à Dakar qu'à Paris. Faisant feu de tout bois, il complète « son escorte » de réguliers par des combattants improvisés : un goum maure et des goums noirs.

Le 3 février, la mission arrive à Mal en grand appareil. Coppolani reçoit alors des ouvertures d'une fraction des Idaouaich dont les intentions belliqueuses commencent à baisser. Sans les décourager Coppolani ne se hâte pas de conclure et le 12 février donne l'ordre de marche vers le Tagant, en se faisant précéder d'une proclamation qui invite les tribus du Tagant à se soumettre. Les Idaouaich attendent la mission au défilé le plus proche et le plus facile : Foum El Batha.

Mais Coppolani qui veut éviter la bataille file vers le Nord

et le 21 février, par la passe de Dikel, au paysage dantesque, pénètre dans le Tagant. Une caisse de champagne offerte aux Européens fournit aux libations que mérite le jour mémorable de l'entrée des Français dans le Tagant inviolé.

La situation est renversée : empruntant la dépression de la Tamour En Nage, la mission menace les arrières des Idaouaich. Mais Coppolani va commettre une erreur de tactique : les Idaouaich sont tournés, non vaincus. Il envoie un détachement de 135 fusils pour les surveiller et aussi pour attendre un convoi de ravitaillement qui monte de Kaëdi. Pendant ce temps, le gros de la mission marche vers l'ancienne capitale des Kounta, Ksar El Barka.

Coppolani pense se rallier les Kounta qui sont les ennemis des Idaouaich, depuis que ces derniers ont détruit leur ville (1885).

Mais les Idaouaich connaissent le départ du petit détachement qui va se trouver isolé. Ils essaient de l'accabler et d'arrêter le convoi de ravitaillement qui vient du fleuve. C'est de justesse que le capitaine Frèrejean arrivera pour chasser les Idaouaich qui mettaient en grand péril le détachement et le convoi qui avaient fait leur jonction. De plus, grâce à Frèrejean qui a razzié les ennemis, la mission reçoit un supplément de mil et de moutons de prise. Coppolani demande pour son baroudeur le grade de chef de bataillon, mais se laisse soutirer par les Kounta une bonne partie du mil et des moutons...

A la mission le problème délicat est d'assurer le transport du ravitaillement indispensable aux hommes et aux chevaux. Ce même problème pèsera par la suite sur toutes les colonnes qui s'engageront en Mauritanie.

L'avancée à travers le Tagant s'avère relativement facile et la mission atteint Ksar El Barka et la palmeraie d'El Haoussinia. Mais les Idaouaich menacent de couper la route des convois de ravitaillement indispensables à la progression.

Coppolani envoie le capitaine Frèrejean, l'homme des coups durs, avec cent vingt auxiliaires noirs à pied, quarante-six Maures à chameaux et trois sous-officiers, mettre à raison les Idaouaich. Pendant ce temps, on apprend que l'agitation a repris au Trarza. Il faut à tout prix que Frèrejean réussisse pendant que le gros de la mission chemine témérairement vers Tidjikdja et s'y installe.

Frèrejean ne déçoit pas son attente et, après des prouesses d'énergie et de tactique, surprend le campement de Bakar, tue l'Émir et défait complètement la fraction Abakak des Idaouaich, le 1er avril 1905, à Bou Gadoum.

Il rentre couvert de gloire et chargé de butin à Tidjikdja où Coppolani l'attendait un peu inquiet. Son retour est salué comme un triomphe [1].

Les papiers de Bakar confisqués par Frèrejean révèlent que l'Émir fut en correspondance active avec Cheikh Ma El Aïnin et les principaux chefs de l'Adrar. Coppolani témoigne cependant beaucoup de générosité envers les vaincus : un disciple de Bakar, El Hassousein, venu pour négocier la soumission d'une fraction Idaouaich, abandonne ses prétentions et se soumet à Coppolani lorsqu'il apprend la mort et la défaite de son père.

Seulement le succès des armes et de la politique n'empêche pas la question du ravitaillement d'être toujours angoissante. Avant de s'avancer dans l'Adrar, il faut accumuler quelques réserves à Tidjikdja qu'on maintiendra par des convois réguliers. Mais il faut marquer le pas.

Pendant la pose à Tidjikdja, Coppolani organise le pays et comme toujours reçoit les chefs de tribus : Cheikh Mohammed El Moktar, chef des Kounta du Hoth, ne le quitte plus et lui promet le concours de tous ses guerriers.

Au Trarza, l'assassinat d'Ahmed Saloum et la soumission de son rival Sidi amène un moment de calme.

Trarza, Brakna, Tagant, ne donnent plus d'inquiétudes à Coppolani qui par leur intermédiaire, garde le contact avec le Fleuve.

Il croit toucher au but et écrit au Gouverneur Général pour justifier les lenteurs de sa marche « dues aux difficultés surmontées, à l'importance de l'œuvre accomplie, et surtout au très vif désir de suivre fidèlement les instructions données en remplissant sans pertes, sans dépenses exagérées, avec l'esprit d'humanité et de civilisation recommandé, la tâche délicate qui lui est confiée ».

En même temps il dépêche des émissaires en Adrar

1. Dans son roman *Les Explorateurs*, Robert Randau, témoin oculaire, a magnifiquement décrit le retour du Baroudeur.

pour y sonder et y travailler l'opinion. Les archives de Bakar l'ont éclairé sur le rôle actif de Ma El Aïnin. Quant aux guerriers de l'Adrar, ils proclament leur amitié pour les Français à condition que ceux-ci restent à distance...

Mais contre les Oulad Gheilane, grande tribu guerrière de l'Adrar, couve la haine des fractions opprimées, qui passeront immédiatement au camp du vainqueur. Il faut être le vainqueur.

Des tribus commerçantes de Tichitt dans le hodh se montrent très bien disposées et des émissaires envoyés auprès d'elles reviennent avec des messages courtois et des cadeaux d'amitié pour Coppolani. Seulement l'hostilité des tribus de l'Adrar s'affirme.

A Tidjikdja sont arrivés le vieux Moktar Ould Ahmed Aïda, ancien Émir de l'Adrar et le fils de ce dernier, Sid Ahmed Ould Moktar, oncle et cousin de l'Émir régnant qui les a dépossédés et par conséquent sont ses ennemis. Ils ont des partisans parmi les tribus de l'Adrar, en particulier chez les Ideichelli.

Coppolani pense utiliser cette situation.

Il se prépare à pénétrer dans l'Adrar, précédé de Frèrejean et d'un effectif assez important, dès qu'à Tidjikdja seront réunis les vivres nécessaires.

Coppolani peut être optimiste : en ce début de mai 1905, il a réalisé ce qui deux ans plus tôt paraissait impossible : les pays riverains du Sénégal, Trarza, Brakna sont tranquilles grâce à la ligne de postes riverains du Fleuve.

L'alliance avec Cheikh Sidia s'est révélée féconde en œuvres de paix.

Malgré les clabauderies de certains milieux Saint-Louisiens, il est parvenu à mettre la main sur les passes et les palmeraies du Tagant ; là, il se heurte bien plus aux difficultés de la nature (difficultés pour acheminer le ravitaillement) qu'à celles suscitées par ses adversaires.

La première partie de son programme est réalisée ; il espère procéder bientôt en Adrar comme il a fait au Tagant, et dans le courant de l'année 1905, achever sa mission en regagnant Port-Étienne à travers les dunes.

Ainsi, la Mauritanie, grâce aux postes qu'il fondera encore, sera totalement fermée aux rezzou. Dans les années suivantes,

il fera la jonction avec l'Algérie et, si Dieu le veut, avec le sud marocain aux richesses fabuleuses...

« Nous créerons à la France un immense empire colonial en Afrique, sans brutaliser les populations, par la simple propagande pacifique de notre bonté. Nous avons ici des millions d'êtres à dégager de la tyrannie de leur noblesse, de leur clergé, à instruire, à élever jusqu'à nous...

Notre idéal n'est pas d'annexer à nos domaines un morceau de terre, un clocher, une province. En Mauritanie, nous ne discutons pas en tribuns, nous agissons en apôtres, sans souci des arrière-plans. Je suis satisfait puisque mes projets aboutissent. Je pense que, dans un couple de mois, nous nous embarquerons sur un aviso après avoir exploré l'Adrar et reconnu les mines de sel d'Idjill. D'autres besognes s'imposeront à nous. Ma personnalité ne signifie rien. Nous ne sommes, nous ne devons être que les leviers qui soulèvent les forces en réserve de la révolution future. »

Ces propos sont rapportés par Robert Randau qui les prête à son ami. Coppolani les aurait prononcés au cours d'une veillée qui précéda de très peu sa mort.

C'est au moment où Coppolani pouvait croire à la réussite complète qu'il devait tomber foudroyé. Sa mort a été racontée par Robert Randau, par Frèrejean dans ses mémoires, par des témoins occulaires. Coppolani fut le seul européen victime d'un coup de main tenté par une poignée de fanatiques qui réussirent, à la suite d'un concours de circonstances invraisemblables, à s'introduire dans le camp de Tidjikdja.

Les faits sont trop connus pour les relater longuement.

Le 12 mai au soir, une petite bande d'illuminés conduite par Sidi Seghir Ould Moulay Zein se glisse dans l'enceinte du camp de Tidjikdja en profitant d'un instant de distraction donné à la sentinelle par l'arrivée de Sidi Ould Zein, notable de la djemma, accompagné d'un de ses fidèles, Abdi Ould Embarek, qui apporte comme d'habitude une calebasse de lait pour Coppolani.

Tout à coup, dans le camp à moitié endormi et plongé dans l'ombre, le cri des assaillants « Allah Akbar ! » a pour écho d'autres clameurs, aux détonations répondent les coups de feu et Coppolani en appelant son boy « Dialo, mon revolver ! » se désigne lui-même à ses agresseurs. Une balle lui traverse

la poitrine, une autre lui brise l'avant-bras droit. Il se traîne jusqu'à son bureau où l'interprète le trouve baignant dans son sang ; le médecin accouru ne peut que tenter d'adoucir son agonie.

Les officiers se précipitent vers leurs hommes, s'ouvrant à coups de revolver un chemin dans une cohue hostile, mais dans la clarté de la lune on distingue mal les Maures alliés des Maures assaillants qui, ayant déchargé leurs fusils à âmes lisses, s'enfuient hors du camp, après de brefs corps à corps.

Le capitaine Frèrejean, debout au premier cri, regroupe les siens vers la face du camp dont il a la garde, mais qui n'est pas attaquée. Les coups de feu s'espacent — ils ont duré quelques instants — quand un caporal noir, envoyé aux nouvelles, revient lui apprendre que le Secrétaire Général est blessé à mort !

Étant le plus ancien, Frèrejean prend le commandement du poste : il ne s'agit plus de mission mais de défense. Il donne des consignes, fait arrêter des suspects pour les interroger, enfin ordonne une enquête car on a tiré du Ksar sur le poste pendant la brève attaque des gens venus du dehors.

Tous ses compagnons se serrent d'instinct autour de l'énergique Frèrejean qui arpente le camp où, maintenant, seules les palmes font un bruissement léger dans la nuit calme et claire.

En compagnie de l'interprète Bou El Mogdad et du chef des Kounta du Hodh, Mohamed El Moktar, il identifie les cadavres des assaillants tombés sur place : presque tous sont très jeunes. Leur chef, facilement reconnaissable, grâce au sabre que le lieutenant Etiéviant lui arracha et lui planta dans le ventre, est reconnu formellement par l'interprète et le chef des Kounta : c'est Sidi Seghir Ould Moulay Zein, moqqadem des Ghoudf [1].

Son invraisemblable odyssée est racontée sans émoi par un de ses compagnons Ahmed Ould Ba Ould Ahmouërat, des Ahel Tanaki, retrouvé avec un bras brisé en plusieurs endroits

1. Ghoudf, secte religieuse, prêchant à ses affiliés le total renoncement à soi-même et l'obéissance passive au maître. Ils pratiquaient, à cette époque, certaines cérémonies à caractère d'orgie sexuelle.

Cette secte a été fondée par Cheikh Sidi Mohamed Ben El Ghoudfi, élève de Mohamed Fadel, qui est le père de Cheikh Ma El Aïnin.

par une balle de Lebel. Le blessé, interrogé, déclare que tout ce qu'il a fait, est pour gagner le Paradis en combattant les Chrétiens, comme il est dit dans le Coran.

Lorsque les Oulad Bou Sba et les Régueibat envahirent l'Adrar, l'Émir alla combattre ces pillards. En même temps, la prédication de Ma El Aïnin, transmise par son fils Cheikh Hassana, désigna Coppolani comme ennemi à détruire parce qu'il amenait les infidèles en terre d'Islam (dans certaines tribus, en effet, on ne comprenait pas comment Coppolani pouvait si bien connaître et assimiler la pensée islamique ; on racontait qu'il était un musulman devenu chrétien). La mort du renégat arrêterait l'avance des Français, celui qui le tuerait avait sa place marquée au Paradis. Cette parole courait l'Adrar : le meurtrier de Coppolani serait le Défenseur des Croyants !

Sidi Seghir Moulay Zein, mokkaden des Ghoudf, proclama qu'Allah lui avait révélé en songe que Coppolani mourrait de sa main mais que lui, Chérif, mourrait le même jour.

Cette annonce se heurte d'abord à l'incrédulité. Le chérif part comme chaque année en tournée de quête avec une petite escorte de gens armés et se dirige de l'Adrar vers le Hodh.

Il passe près de Chinguetti ,descend à Timinit, à Aïn Sefra et accède au Tagant.

Dans le Khat, un coup de fortune : il rencontre Souid Ahmed Ould Boubeit qui, retenu comme suspect à Tidjikdja, avait faussé compagnie à son gardien, l'ex-Émir Moktar Ould Aïda. Souid Ahmed accompagne la troupe jusqu'à Guilemsi : là, Sidi Seghir révèle à ses hommes le but de leur voyage, leur affirme qu'il mourra mais après avoir tué Coppolani.

Ses compagnons fanatisés jurent de partager son sort et sa gloire. Les impédimenta sont laissés à Guilemsi, et Souid Ahmed, qui ne veut pas accompagner la bande jusqu'à Tidjikdja, donne tous les détails, sur le camp, ses aîtres, ses habitudes, etc.

Deuxième coup de chance : les émissaires de Coppolani, envoyés dans l'Adrar, n'ont pas vent de l'affaire ; cependant des Tadjakant, pillés par ces saints hommes, envoient une captive prévenir les Français : elle arrive, mais aux premiers coups de feu. Enfin pour entrer dans le camp, les illuminés profitent d'une distraction de la sentinelle qui appelait le

cuisinier de Coppolani pour prendre le lait apporté par deux Maures.

Coppolani, superstitieux, eût vu là un arrêt du destin ; d'autres diront que des hommes dévoués à la mort ne manquent jamais leur coup...

C'est à Frèrejean qu'échut le pénible honneur d'ordonner les funérailles du chef de la mission, au milieu de l'émotion générale car Coppolani était adoré par tout son entourage. Mais devant la fosse béante le rude bagarreur, étranglé par le chagrin, ne put que mâcher une phrase : elle appelait à la vengeance du mort.

Cependant que son ami Robert Randau songeait : « La vengeance sera facile. Le remplacer, là est le problème. Les assassins ont anéanti une intelligence et le néant ne se comble pas... »

La mort de Coppolani, qui provoqua à Saint-Louis une agitation d'intérêts et en France quelques remous de presse, laisse en Mauritanie des traces profondes et des souvenirs durables : sur le moment ce fut le deuil chez les amis du Pacificateur, comme Cheikh Sidia, Cheikh Saad Bou et à la mission ; chez ses adversaires, la joie et l'espoir de reprendre de fructueux pillages, puisque le charme était rompu et que les Français, immanquablement, allaient subir des échecs et repasser le Sénégal.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis la mort de Coppolani ; beaucoup d'agitations se sont calmées, beaucoup d'intérêts se sont évanouis. On peut donc tenter de porter un jugement serein sur l'homme et sur l'œuvre.

L'œuvre accomplie est incontestablement magnifique et l'idée qui l'a dirigée plus grandiose encore. Interrompue par la mort, elle n'en a pas moins orienté l'avenir.

La tâche indiquée dans le magistral rapport de 1899 a été méthodiquement et ponctuellement exécutée.

En trois ans, de 1902 à 1905, « malgré les mauvaises volontés et les hésitations, les moyens infimes mis à sa disposition, agissant dans un pays inconnu, contre des adversaires braves et acharnés tels que Bakar, sournois et insaisissables tels que Ahmed Saloum et Ahmedou, puissants et hors d'atteinte tels que Ma El Aïnin et l'Émir de l'Adrar, il donne à la France le Trarza, le Brakna, le Tagant.

En 1902, nous étions confinés sur la rive gauche du Sénégal et franchir le fleuve semblait une aventure ; en 1905, nous sommes aux portes de l'Adrar. Nous étions considérés comme des tributaires des Maures, et ceux-ci nous paient l'impôt, le Sénégal coule entre deux rives françaises, le chemin est ouvert pour relier l'Afrique Noire à l'Empire Marocain. Et tout cela a été accompli avec une poignée de tirailleurs... en perdant moins de vingt hommes au cours des trois missions.

Aussi est-il permis d'écrire que c'est l'œuvre d'un seul, de celui qui l'a conçue, préparée, exécutée avec une énergie indomptable et qui y a laissé sa vie [1] ». De l'aveu unanime de tous ceux qui l'ont approché, Coppolani était un chef, un meneur d'hommes.

« Coppolani avait cette simplicité de vision claire qui distingue ceux qui sont prédestinés à dominer les foules ; ses facultés extraordinaires de synthèse lui permettaient de se mouvoir sans fatigue au milieu des difficultés fuyantes de la politique musulmane ; il réalisait, à ce point de vue, le type du diplomate intégral qui est non seulement celui qui observe, celui qui dissimule, mais surtout celui qui agit » (R. Randau).

De son côté, Frèrejean confesse dans ses mémoires : « M. Coppolani a fait ma conquête ; il m'a traité en soldat, rien qu'en soldat... » Et comme Robert Randau, il remarque avec quelle virtuosité Coppolani sait manier les Maures : les plus méfiants des hommes subissent eux aussi son charme.

Il n'est pas loin de leur apparaître comme une sorte d'enchanteur, dont la parole suave sape les obstacles et dissout les haines.

Sidi Seghir, pour le tuer a fait à l'avance le sacrifice de sa vie : vie pour vie, le chérif illuminé va au devant de la mort avec la ferveur d'un martyr, persuadé que c'est le seul moyen de rompre le sortilège en anéantissant le détenteur de cette « baraka ».

En 1955, le souvenir de Coppolani est encore vivace en Mauritanie et son nom populaire sous les tentes des beidanes ; on se glorifie d'avoir un parent ou un ami qui l'a servi, qui s'est rallié, ou même qui a lutté contre lui. A Kiffa, certains

1. Otton Loyewski (Lt. d'). — *Coppolani et la Mauritanie*, dans la Revue d'Histoire des Colonies, tome 26, 1938, 2e trimestre, pp. 1-70.

notables se vantent encore d'être les fils de ses premiers féaux [1].

Les Maures se sont même étonnés de ce que les Français parussent oublier « le grand Coppolani » [2].

Depuis plusieurs années, à Tidjikdja, près du poste qui porte son nom, un tombeau a été élevé pour abriter ses restes. La dalle porte une croix, et la stèle une plaque de bronze, dont l'inscription en français et en arabe rappelle que là repose « l'ami des musulmans ».

Mais, faisant allusion aux chaînes qui entourent le monument, une légende locale dit avec poésie : « Les Français ont mis des chaînes autour de son corps, comme pour le garder ; mais son âme est sous la tente de ses amis beidanes. »

G.-M. Désiré-Vuillemin,
agrégée de l'Université.

Bibliographie sommaire :

Archives du Gouvernement Général A.O.F. — Dossier I-D 224.
O. Depont et X. Coppolani : *Les confréries religieuses musulmanes*. Alger, Jourdan, 1897.
Lieutenant d'Otton Loyewski : « Coppolani et la Mauritanie », dans *Revue d'histoire des Colonies*, t. 26 (1938).
Robert Randau : *Un Corse d'Algérie chez les hommes bleus, Xavier Coppolani, le pacificateur*. Alger, Imbert, 1941.
Robert Randau : *Les Explorateurs*. Paris, Sansot, 1909.
Robert Arnaud : *Précis de politique musulmane*, t. I, pays de la rive droite du Sénégal, Alger, 1906.
Paul Marty : « Étude sur l'Islam Maure (Cheikh Sidia et sa voie ; les Fadelia. Les Idaouali) », dans la *Revue du monde musulman*, t. 31. 1915, 1916.
Commandant Gillier : *La pénétration en Mauritanie*. Paris, Geuthner, 1926.
O. Du Puigaudeau : *Pieds nus à travers la Mauritanie*. Paris, 1936.
J. F. Maurel : *Xavier Coppolani et son œuvre*. Saint-Louis, 1955.

1. Entretien avec des notables de Kiffa.
2. En 1950, aucune rue, aucune place de Saint-Louis ou de Dakar ne portait son nom.

APPENDICE

Il semble intéressant de citer des passages des *Souvenirs de Mauritanie*[1] du colonel Frèrejean qui a vécu auprès de Coppolani et a tenu un carnet de notes. Sans rien déguiser il donne ses impressions et ses opinions sur les gens et les choses qu'il vit pendant ses séjours en Mauritanie.

Premier contact avec Coppolani :

« ... Dès le lendemain de mon arrivée j'allais me présenter à mon chef de service, M. Coppolani.

Son bureau était alors près du grand bras du fleuve, à Saint-Louis Nord, au rez-de-chaussée d'une maison très simple : c'était dans une sorte d'entrepôt de commerce, qu'un couloir assez obscur, coupé par des nattes et des tentures en plusieurs pièces inégales, abritait le personnel et les paperasses de la délégation en Mauritanie.

Un peu ébloui par ce passage brusque de la lumière éclatante et crue du soleil à la nuit relative qui régnait en ces locaux je fus introduit en face de M. Coppolani. C'était un grand bel homme, imposant, à la physionomie ouverte et pourtant solennelle, au masque régulier d'empereur romain, sous une peau mate et assez bronzée. La bienveillance foncière était évidente dans cette figure impassible.

L'abord, le premier accueil était pour moi compassé et un peu froid. Le ton me semblait un peu étudié... évidemment je n'étais pas encore de la maison, j'étais l'étranger : mais je croyais l'être encore davantage qu'il n'était vrai. Car, sans délai, M. Coppolani m'apprenait les démarches faites auprès de lui par deux de ses compatriotes corses, en ma faveur. Seul, M. Coppolani connaissait ces démarches et moi d'après lui...

... Au fait, je ne m'étonnais pas trop de retrouver à mes débuts la main de protecteurs corses. J'ai toujours aimé cette race d'hommes énergique et sérieuse sous une indolence apparente, un peu africaine.

Mais j'en reviens à l'impression première que me fit Coppolani.

Depuis longtemps au contact avec les musulmans, cet homme avait donné à sa parole cette gravité et cette lenteur qui sont bienséance

1. Souvenirs inédits. Obligeamment communiqués par la famille Frèrejean.

à l'égard des fils de l'Islam. Vis-à-vis des Européens qu'il ne connaissait pas bien, il ne départissait pas de cette allure, de ce style particulier de conversation ; à première vue, l'appareil prudemment diplomatique dont il embarrassait ses phrases, la circonspection de son attitude envers moi, qui n'était pour lui qu'un comparse, tout cela ne me plut qu'à moitié : ma nature est toute contraire.

J'attribuai cette froideur surtout à ce fait que Coppolani ne m'avait pas spécialement demandé...

Je ne me rendais pas compte, alors, que la phraséologie un peu nuageuse de Coppolani tenait d'abord à ce qu'il me croyait totalement neuf sur les questions dont il m'entretenait ; et secondement à sa propre nature, que j'observai depuis. Cet homme vivait dans le rêve grandiose, mais par cela même un peu vague, d'une domination due uniquement à la persuasion et l'action des intérêts sur les nomades musulmans de pays maures. Moins d'un an après, il devait se rendre compte que seuls les intérêts avaient prise sur des tribus aussi miséreuses que positives, et que la part de persuasion y devait être taillée, en beaucoup de cas, par la force.

Dès à présent, je puis dire qu'ayant été appelé plus tard, dans les premiers mois de 1905, à voir et à écouter fréquemment Coppolani — qui de son côté, me connaissait bien alors — je me convainquis que la teinte imprécise dont au début il estompait volontiers ses aperçus, devenait de jour en jour plus nette et plus tranchée.

Il savait mieux, il voyait de plus près ; d'autre part, je le comprenais mieux aussi.

A mesure qu'il avançait dans son œuvre, ses idées se modifiaient, serraient de plus près la réalité qui lui sautait aux yeux.

Il n'était pas de parti pris : il se ralliait à ce qui semblait lui être la note juste...

Toutefois, en ce jour de novembre 1903, c'est bien en cherchant ses mots et en arrondissant ses gestes que M. Coppolani m'entretint quelques instants. Il me donnait l'impression de quelqu'un cherchant à gagner, par la lenteur voulue de son discours, le temps d'étudier son interlocuteur. Il m'observait tandis que je l'écoutais. J'étais pour lui l'inconnu : il se méfiait. Je le sentis, et cela me déplut. »

Coppolani assigne à Frèrejean le rôle de résident du Trarza Occidental. Il devra établir le poste de Nouakchott, en attendant de participer à la mission Tagant-Adrar, prévue pour 1904-1905.

Dès ses débuts à la mission, Frèrejean a quelques heurts avec l'entourage de Coppolani.

« ... Bref, M. Coppolani s'aperçoit que mon bonnet est mal tourné. Sans doute aussi se rend-t-il compte que je n'ai pas tort... un moment après, il s'approche, avec le sourire des jours où il veut être aimable.

En quelques mots il me dit... que mon rôle à moi sera dorénavant tout autre. En principe, je serai chargé de tout ce qui n'est pas pacifique dans cette Mission pacifique (tiens, tiens !). J'opérerai isolé en général, avec les effectifs que l'on me remettra pour chaque cas déterminé. Jusqu'au Tagant, je continuerai à être d'avant-garde...

Cela me va-t-il ?

Pour sûr que cela m'allait ! c'est-à-dire que rien ne pouvait me faire plus de plaisir. Et M. Coppolani le voyait bien ! sans prolonger autrement l'incident, il revint avec moi... en m'entretenant de ce qui m'intéressait : des Idaouaich surtout. Il attendait des rapports d'espions. Dans la nuit, il avait reçu un des principaux Idaouali, de Tidjikdja, Sidi Ould Zein, et il attendait un nommé Ould Gasseri, homme de Cheikh Sidia, qui vivait chez les Kounta du Tagant.

. . . . . .

Nous allâmes ensemble visiter le cimetière Tagath... puis nous rentrâmes, bons amis, comme nous ne l'avions jamais été.

C'est de ce jour-là vraiment, que M. Coppolani a fait ma conquête : C'est-à-dire au moment où il m'a traité en soldat, rien qu'en soldat, et qu'il m'a donné les moyens de servir suivant mes goûts et mes aptitudes. Avant, entre lui et moi, il y avait toujours une arrière-pensée. Il me craignait comme sabreur, et moi, je redoutais les renseignements faux qu'on lui fournissait certainement en dessous sur mon compte.

Il m'avait déjà donné des preuves d'intérêt dont je lui étais profondément reconnaissant... mais j'estimais plus et mieux que tout cela le fait d'avoir compris mon caractère, deviné mes désirs et surtout celui de me mettre en main les moyens d'y donner carrière. A partir de ce moment, M. Coppolani n'a jamais vu de « chaouch » plus dévoué que moi ; j'aurais tout tenté pour le satisfaire. Et cependant, bien que sympathisant profondément avec lui, je devais encore quelquefois lui déplaire.

Personne n'est parfait ; mais si j'ai quelquefois fait la bête, je n'ai jamais posé à l'ange. »

. . . . . .

... « en veine d'abandon, M. Coppolani me confie de vastes projets. Il me parle du Sud Marocain. Il y aurait là les plus abondantes mines de cuivre du monde. Il se formerait une société pour les exploiter. En 1908, si à cette époque la Mauritanie est pacifiée, je pourrai prendre ma retraite, et recruter, pour cette société, deux ou trois mille noirs, destinés, non seulement à protéger l'exploitation de ces mines, mais encore à en convoyer les produits jusqu'à

la côte. Ces forces, au service du Sultan du Maroc, mais en dehors de son armée, serviraient à faire la gendarmerie du pays. Ce serait un beau rêve. « Ce qui ne gâterait rien, ajoute M. Coppolani, c'est que vous auriez des appointements de général de division, et une part dans les dividendes. »

Ce diable d'homme voit si loin, que j'en reste ébloui. Ce n'est pas la première fois qu'il dit qu'il veut notre avantage à tous, si ses projets réussissent. Je le quitte, faisant force des châteaux en Espagne...

. . . . . .

Frèrejean a été chargé de punir les Idaouaich. Il revient à Tidjikdja vainqueur de Bakar à Bou Gadoum.

« Je mets pied à terre dans la palmeraie. M. Arnauld, M. Colombani... me reçoivent au débotté, me prennent par les épaules, me poussent chez M. Coppolani...

« Ah, vous voilà ! » me dit le Secrétaire général, et il pousse un « ouf ! » à faire tourner les ailes d'un moulin à vent. Il semble qu'il soit maintenant tiré d'inquiétude car ce ne sont pas les faux bruits qui lui ont manqué... j'ai été représenté comme perdu, battu, anéanti. Il a fallu l'annonce du coup de Bou Gadoum, pour rasséréner M. Coppolani, et fermer la bouche aux fauteurs de fausses nouvelles.

Quelle inquiétude cet homme a dû avoir...

On voit aussi son sourire des bons jours, et il ne parle pas. Moi non plus d'ailleurs, mais c'est la fatigue et l'ahurissement... Quand il m'a bien serré les mains, bien regardé sans mot dire, il a compris mon état et me dit : « vous avez faim ? » — « pas mal, Monsieur le Secrétaire général » — « eh bien, vous allez déjeuner en me racontant vos méfaits, vieux bandit !...

Enfin le repas se termine. J'aime à voir que M. Coppolani semble content de moi, de mes hommes, de ce que nous avons fait. J'aime mieux son attitude d'aujourd'hui qu'une kyrielle de compliments. »

Devenu un familier de la mission, Frèrejean trace un portrait de Coppolani dans l'intimité, tel qu'il se montrait à ses compagnons.

« Généralement, M. Coppolani dînait assez tard, au sommet de la dune, tenait longtemps ses commensaux sous le charme de sa parole, faisait chatoyer les couleurs de son imagination. Quelquefois, il étonnait par l'ampleur de ses vues. En tout cas, il aimait, après-dîner, à se promener sur la dune avec un seul interlocuteur, auquel il développait sans contrainte ses idées, ses projets d'avenir.

Il racontait son passé : on arrivait ainsi à mieux le connaître. Il savait par où prendre chacun.

A moi, il racontait les menues aventures de son service militaire, les projets qu'il avait sur le Sahara Occidental et le Maroc du Sud.

Il me mettait au courant de l'histoire ou des légendes des tribus Maures, des théories de l'Islam. Il avait remarqué que je m'intéressais à tout cela. Il me conseillait d'aller étudier notre Afrique du Nord, hommes et terres ; puis il me faisait narrer « quelque » giberne soudanaise, des temps que l'on est convenu d'appeler héroïques, parce qu'ils sont loin déjà, temps famélique pour moi, presque autant que mon séjour au Trarza. Surtout, il provoquait mes appréciations sur les faits, les hommes et les histoires de ce dernier pays, dont j'étais encore tout plein, et que peut-être personne ne lui avait présenté sous les mêmes couleurs, ni sous le même angle que moi. Finalement, n'étant presque jamais du même avis, sur quoi que ce soit, nous avions le don de nous entendre fort bien. Je m'étais attaché à ce poète en action, et lui, je crois, estimait plus chez moi ce que j'avais fait et pouvais encore faire, que tout ce que je lui disais. Et cependant, je sentais qu'il s'intéressait à ce que je lui racontais, et rien ne flatte autant que de voir qu'on intéresse. J'ai dit qu'il savait prendre son monde. Or, il prenait surtout les Maures, les plus méfiants des hommes. Il prenait même les marabouts ! Et ces mêmes Tadjakant, qui, avant de le connaître, se vantaient de lui échapper et chantaient le distique :

« Ya Djakani, ya Djakani !
« la hakemna Kobolani ! »

C'est-à-dire : « Tadjakant, oh Tadjakant, Coppolani ne nous gouvernera pas ! »

Je les ai entendu dire, en sortant de son bureau, à El Haoussinia : et homme ! il nous prend notre pays, et nous sommes forcés de l'aimer ! »

De combien de guitares ne faut-il pas savoir jouer pour captiver un marabout ! J'en ai entendu d'autres, se poser entre eux sérieusement la question de savoir si Coppolani n'était pas le Messie, attendu par les musulmans ! Quoiqu'il en soit, sur les Européens, sur les Algériens, sur les Maures, sur les noirs même, il exerçait son charme. Ses plantons, ses cavaliers d'escorte, lui étaient complètement dévoués. Et pourtant, il avait pour le noir la même attitude distante, le même éloignement, un peu dédaigneux, que les Maures ont pour ceux-mêmes de leurs Harratines qu'ils aiment le mieux. Il avait pour le noir cette pitié un peu méprisante qu'on accorde aux gens incomplets qui ne savent pas se conduire. Il les aurait, je pense, définis, comme les Espagnols de Fernand Cortès qualifiaient les Indiens d'Amérique : « gente sin razon ».

Avec ses amis, il ne se cachait guère de ce dédain du nègre : l'expression « mentalité de nègre » revenait souvent dans sa conversation pour stigmatiser certains actes brutaux, ou indélicats.

Il ne pouvait supporter les brutalités odieuses des noirs, exercées sur les Maures qui venaient le visiter. Il s'était rendu compte que les noirs, fauteurs de ces sévices, sont surtout les tirailleurs et des Soudanais, fils de captifs ou anciens captifs eux-mêmes. Il avait démêlé chez ses noirs la haine envieuse du blanc, même du blanc foncé, et la joie de traiter lui-même en captifs les Maures, si longtemps les meilleurs clients de Samory et des autres marchands de nègres. Il avait compris la basse jalousie de la race inférieure contre la race intelligente et plus lettrée.

Et comme il cherchait à se servir de celle-ci, il ne pouvait admettre, comme tant d'autres Européens, que les noirs... tyrannisent à leur tour, et de quelle façon lourde et épaisse ! leurs maîtres d'autrefois.

C'est ce dégoût de constater, sous ses yeux, les procédés odieux des noirs vis-à-vis des Maures qui venaient, suivant ses ordres, le trouver librement, qui a empêché M. Coppolani de laisser placer, comme le comportait le plan du camp, un poste de police de soldats noirs à l'entrée principale.

Ce poste, n'aurait-il pas pu être fourni par les Algériens ? »

Voici le témoignage de Frèrejean sur l'attaque de Tidjikdja qui devait entraîner la mort de Coppolani.

« Le soir du 12 mai, la lune argentait le sable sur tous les glacis du camp.

Les sentinelles étaient à leur poste.

M. Coppolani, qui causait avec ses commensaux, venait de se lever de table, vêtu de blanc de la tête aux pieds, il alla s'accouder sur le mur d'enceinte, à gauche de la porte d'entrée, devant un logement de la résidence, et regardait le Ksar. Il était 9 h. 25.

La sentinelle devant la porte vit s'avancer, comme chaque soir, Abdi Ould Embarek et Sidi Ould Zein qui apportaient le lait de M. Coppolani.

Le cuisinier de ce dernier faisait, je ne sais pourquoi, sa cuisine hors du mur d'enceinte. Appelé par la sentinelle, ce domestique alla prendre le lait, s'en retourna à sa place et s'allongea de nouveau, car il avait été troublé dans son premier sommeil.

Presque aussitôt, la même sentinelle vit plusieurs maures armés surgir de la palmeraie entre elle et le ksar et courir à toute allure vers la porte d'entrée du camp. D'autres couraient sur la cuisine de M. Coppolani, les ayant hélés sans réponse, la sentinelle fit feu, et se replia, sur le mur d'enceinte qu'elle escalada.

Les premiers Maures arrivés à la cuisine lâchèrent leurs coups de fusil sur le cuisinier, le manquèrent, et l'un d'eux fut même désarmé, puis tué par ce noir.

De l'endroit où il était appuyé au mur d'enceinte, M. Coppolani

appela son boy d'une voix forte : « Dialo ! apporte-moi mon revolver ! » Impatient d'avoir son arme, il se dirigeait vers la Résidence. A ce moment, il reçut, à moins de dix pas, des autres assaillants qui sortaient du couloir d'entrée, un coup de feu. Blessé, M. Coppolani disparut dans sa chambre. Un brouhaha de cris, de coups de fusil, d'appels, s'élevaient de tous les côtés dans le camp. Les Maures s'étaient précipités tout autour de la résidence, et quelques-uns, ayant suivi M. Coppolani, tirèrent plusieurs coups de feu dans la pièce où il était... C'est à ce moment que M. Coppolani reçut le coup fatal... A partir de ce moment une vive fusillade crépita un peu partout...

De mon côté, nous attendions, à genoux derrière la murette élevée devant notre front. J'avais adressé à M. Coppolani, que je ne savais pas blessé, un caporal noir parlant bien le français, comme agent de liaison. Je ne le voyais pas revenir, je pensais que l'on n'avait rien à me dire. Et, n'étant pas attaqué pour l'instant du dehors, j'avais renvoyé deux sentinelles dans la palmeraie... Passe un sous-officier du goum algérien. Je lui dis de me rapporter des nouvelles Une minute après il revient, et me dit à l'oreille : « Mon capitaine, le secrétaire général est blessé à mort ! ».

Le combat semblait assoupi, on n'entendait plus que de rares détonations. Je suis le plus ancien, je dois prendre le commandement... Puis je gravis la dune. J'arrive à la résidence. On me dit que M. Coppolani agonise.

Je cours au plus pressé...

Tout cela, qui est si long à raconter, n'avait duré que cinq minutes. A l'intérieur du camp, le combat avait été circonscrit dans un rayon de trente mètres. Mais de l'extérieur, seul ma face et celle des Algériens n'avaient pas été attaquées...

Outre Coppolani (mort entre les bras de M. Arnaud, du lieutenant Chémuy, de ses secrétaires et du docteur une demi-heure après sa blessure) nous avons eu, dans ces cinq minutes de combat, un officier blessé, quatre noirs tués, et dix blessés. Les Maures entrés dans le camp, tels les Seïdes du Vieux de la Montagne à l'époque des croisades, s'étaient dévoués à la mort pour tuer M. Coppolani.

Il est prouvé que de tels hommes percent toujours et malgré tout.

. . . . . .

Les ennemis qui sont rentrés dans le camp n'étaient pas vingt-cinq, mais une vingtaine seulement. Sur ce nombre, cinq sont restés sur place, dont le chef, le chérif Sidi Ould Moulay Zein. Deux sont morts de leurs blessures entre Tidjikdja et l'Adrar. Nous en avons plus tard exécuté un huitième.

Si donc ils ont accompli leur dessein, ils l'ont payé cher...

Nous avons eu à faire à des illuminés d'une secte inconnue jusque-là...

Nous avions maintenant les pénibles devoirs d'enterrer notre chef de Mission et nos soldats tués dans la nuit du 12 au 13 mai. Le lieutenant de Lavauguion et les sous-officiers européens du goum algérien avaient demandé à faire au secrétaire général sa dernière toilette. Ils avaient fabriqué eux-mêmes, avec des caisses en sapin, le cercueil très grand qu'il fallait à la dépouille mortelle de M. Coppolani. Chaque coup de marteau frappé nous attristait davantage. L'attitude générale était morne et concentrée. Vers 3 h. 1/2, tout était prêt pour la funèbre cérémonie.

La fosse était creusée au pied de la dune. M. Coppolani reposait près de cette capitale du Tagant où il avait le premier planté le drapeau. Lui, le pacifique (je ne dis pas le pacifiste), avait trouvé là la mort d'un soldat. Il était tombé face à l'ennemi, en demandant ses armes.

Les troupes, sauf celles nécessaires à la garde du camp, étaient présentes en armes et en tenue. Le rassemblement s'était fait en carré autour de la tombe...

Porté par les plantons fidèles, qui avaient réclamé cet honneur, le cercueil, drapé dans les trois couleurs, apparaissait bientôt au sommet de la dune.

Je commandais le service d'honneur. Je fis mettre l'arme sur l'épaule. Les armes claquèrent dans les mains nerveuses ; les baïonnettes jetèrent leurs éclairs au soleil.

Tous les Européens, beaucoup d'Algériens et de Maures, et quelques noirs avaient les larmes aux yeux. C'était notre défenseur qu'on portait en terre !

Quant à moi, l'émotion me serrait la gorge. C'était à moi que revenait le pénible honneur de dire à notre chef le dernier adieu. Rien ne venait. A l'émotion, chez moi, se joignait la fureur contre tous ceux qui, s'étant mis en travers de notre œuvre, avaient pactisé ainsi avec les ennemis qui venaient de tuer M. Coppolani. Je savais que, du Sénégal, on poussait les Maures à l'assassinat du Secrétaire Général, et l'on leur avait laissé entendre que, notre chef une fois mort, on se chargerait de nous rappeler au Fleuve. Et j'étais encore sur le coup de la stupeur éprouvée, le matin où j'avais découvert que les papiers compromettants, ramassés par moi à Bou Gadoum, avaient disparu dans la nuit dernière. Il y avait donc jusque dans notre camp, des faux frères ! Si j'avais pu trouver les coupables, ils auraient payé durement !

Bref, à peine je pus mâcher quelques mots, sourds et hachés. M. Arnaud, l'ami du défunt, pleurait à chaudes larmes, et c'était pénible, au delà de toute expression, de voir cet homme barbu,

vigoureux, presque athlétique, les épaules secouées de gros sanglots, se raidissant ensuite, essayant de se calmer, n'y réussissant pas. Je lui fis signe : à vous ! Il me fit un geste vague, ne put articuler un mot.

Dans ma phrase unique, brève, et saccadée, j'avais parlé de venger nos morts.

. . . . . .

Le corps de notre chef descendu dans la tombe, il me restait à pourvoir, jusqu'à nouvel ordre, au sort de la mission que le hasard des combats avait remis entre mes mains.

Après le coup frappé sur nous par la destinée, il fallait nous relever plus énergiques et conserver, au moins, ce qu'avait acquis à la France M. Coppolani.

On a dit, on a peut-être écrit que Coppolani n'aimait pas les militaires. Rien n'est plus faux.

Patriote comme il l'était, serviteur plus que personne de la plus grande France, cet homme ne pouvait pas être antimilitariste... Malheureusement, il avait rencontré certains militaires sur sa route qui, mis à sa disposition, au lieu de lui rendre de loyaux services et de faciliter sa tâche, l'avaient au contraire singulièrement compliquée ; et qui, sûrs d'être soutenus par cet esprit général hostile dont j'ai tant parlé, sûrs d'être approuvés, que leur résistance fut sournoise ou avouée, n'avaient été pour lui qu'une gêne, au lieu d'être un secours. De ceux-ci, il en avait assez ! il ne voulait en entendre parler... Certains l'avaient cyniquement exploité, sans lui rendre en échange aucun service...

C'est de cette hostilité, c'est de cette opposition qui n'a jamais désarmé qu'il est mort. C'est pour éviter les contacts volontairement rugueux qu'on lui avait imposés les années précédentes, qu'il n'avait plus voulu, en 1905, de commandant des troupes. Et c'est pour n'en avoir pas voulu qu'il s'est fié à une consigne néfaste. Il importe à sa mémoire que cet enchaînement de circonstances soit connu...

Coppolani... savait que nous étions de la race de ceux d'il y a cent ans, dont on disait : « ils grognaient mais le suivaient toujours » Il savait que nous étions les serviteurs de son idée...

Nous aimions l'homme aussi. Ce que nous avons fait pour lui, nous l'avons fait sans espoir ni crainte. Il n'y a qu'à voir comment, en général, nous en avons été récompensés, après sa mort. Nous savions quelle hostilité nous menaçait. Nous ne regrettons rien, sinon notre bon chef, tué à l'ennemi. »

Colonel L. Frèrejean.
Souvenirs de Mauritanie.